

PQ 2452

.T7 G4

1860

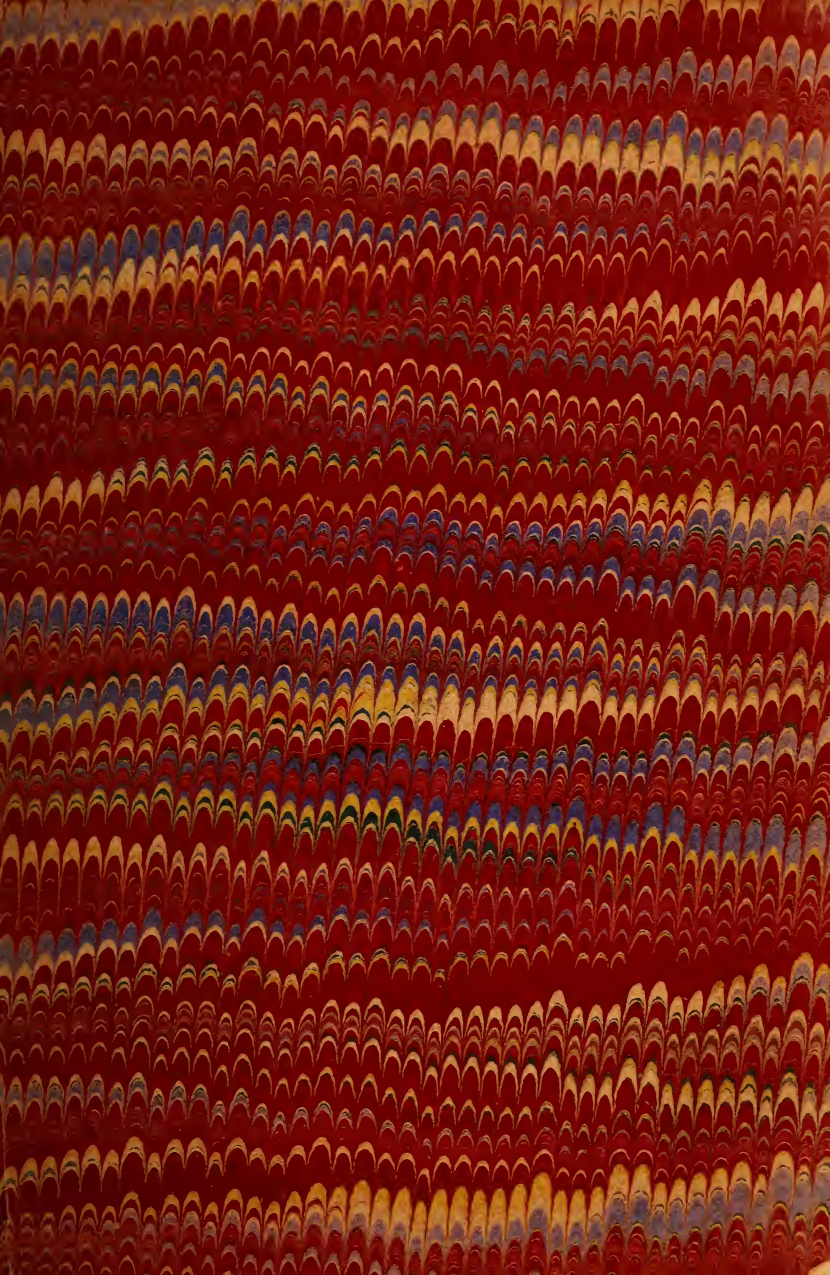
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

*Chap.* ... PP 2452

*Shelf* ... T7G4  
1860

UNITED STATES OF AMERICA.

















# GERBES

GLANÉES.

—◆—

Quelques exemplaires seulement de cet ouvrage, tiré à petit nombre,  
seront mis dans le commerce.

—◆—

Donné par l'auteur à l'Institut Smithsonian.

J. G. Brown

# GERBES GLANÉES,

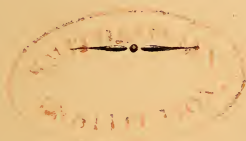
PAR

*Succes*  
M. JULIEN TRAVERS.

Scribimus indocti, doctique, poemata  
HOR.

DEUXIÈME GERBE.

33



CAEN,

TYP. DE A. HARDEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,  
RUE FROIDE, 2.

1860.



PQ 2452  
T7G4  
1860

Peu de jours après la publication de sa première *Gerbe*, l'auteur reçut par la poste, avec le timbre de *Bayeux*, la petite pièce que l'on va lire. Elle était anonyme. Il répondit immédiatement au poète inconnu, envoya sa réponse à une personne qui pût le découvrir et qui le dé-

couvrit en effet. Ce poète, c'était M. Georges Garnier, avocat, homme de lettres, lauréat des Jeux-Floraux, à qui l'on doit des œuvres plus sérieuses, et qui nous a permis d'imprimer ses stances, rapidement improvisées. Elles serviront de préface à ce second recueil.

---

*Des scrupules d'imprimeur, des appréhensions qui nous semblent sans fondement, nous ont forcé à des suppressions dès le début. Pour ne pas multiplier les lacunes par des points moins innocents que nos pensées, nous avons retranché de ce volume les pièces les plus viriles, et nous les avons remplacées par des essais de notre jeunesse. Nous courbons la tête sans murmurer, et nous travaillons à grossir nos œuvres posthumes.*

Juin 1860.

## A L'AUTEUR DES *GERBES GLANÉES*.

Un bon cœur a des idées, comme un bon  
esprit a des sentiments.

(*Pensées diverses entre deux marées. 66.*)

Quoi ! pour nous céder une *Gerbe*,  
Monsieur, vous faites des façons,  
Quand maint prodigue vend en herbe  
L'espoir douteux de ses moissons !

Certes, les épis de vos *landes*  
Aux meilleurs champs feraient honneur,  
Et bien des *tresseurs de guirlandes*  
Vont être jaloux du *Glaneur*.

Ne calomniez pas la friche  
Dont vous tirez si bon parti,  
Que tel colon, qui se croit riche,  
Est loin d'être aussi bien loti.



Non, cette opulente javelle  
Ne provient point d'un sol ingrat ;  
Les qualités qu'elle révèle  
Doubleraient le prix d'un contrat.

Mettez votre glèbe à l'enchère,  
Je me présente le premier,  
Et, de crainte d'une jachère,  
Vous en établis le fermier.

Souffrirez-vous qu'elle prospère  
Au profit d'un spéculateur,  
Vous qui devez l'aimer en père?...  
N'êtes-vous pas son créateur?...

Non, non, que rien ne vous sépare !...  
Mais l'avarice est un péché :  
Tandis qu'Harpagon accapare,  
Portez votre grain au marché.

Que cette *Gerbe* soit suivie  
D'une autre, et puis d'une autre encor,  
Et contre votre pain de vie  
Nous irons échanger notre or.

. . . . .

Tous, au fond, nous sommes poètes ;  
Mais combien, sans souffle et sans voix,  
Fatiguent les cordes muettes  
Du luth rebelle sous leurs doigts !

Gloire à ceux qu'inspire le Verbe,  
Organe de la vérité ,  
Heureux glaneurs semant leur *Gerbe*  
Sur le monde déshérité !...

— Talent comme noblesse oblige. —

Vous êtes un de ces élus :  
Au nom de mes frères, j'exige  
Une suite aux vers que j'ai lus.

Vos granges ne sont pas vidées  
Pour ces féconds épanchements ;  
Car *un bon cœur a des idées,*  
*Un bon esprit des sentiments.*

## RÉPONSE.

Quel excès d'ironique estime  
Tente aujourd'hui de m'égarer ?  
Quelle flatterie anonyme  
Se fait un jeu de m'enivrer ?

Si je croyais à cet éloge,  
Je mériterais, moi pauvre,  
Qu'on me préparât une loge  
Dans l'Asile de feu Jamet.

Heureusement j'ai de la tête,  
Et je me connais. Le rimeur  
Qui ne monte sur aucun faite  
Ne tombe d'aucune hauteur.

Mon vers, en sa marche tranquille,  
Se préservant de tout excès,  
Croit que, dans un art difficile,  
Ne pas déplaire est un succès.

Or, ce mot bienveillant : *Courage* !  
M'arrive de plus d'un côté.  
C'est m'absoudre ! Chaque suffrage  
Excuse ma témérité.

On veut une *seconde Gerbe*,  
*Une autre* ensuite, *une autre* encor?...  
Je ne suis pas le grand Malherbe,  
Et mon billon n'est pas de l'or.

Et puis l'ennui naît d'un gros livre !  
De toute fatigue un lecteur  
Veut aujourd'hui qu'on le délivre :  
Les longs ouvrages lui font peur.

. . . . .

. . . . .

Moi qui respirai, dès l'enfance,  
L'air si pur de la liberté.

Depuis que sur mes opuscules  
Des amis prudents, un beau jour,  
M'ont suggéré mille scrupules,  
Au silence je fais ma cour.

. . . . .

. . . . .

. . . . .

La raison parle, je me dis :

« Publions d'innocents volumes.

« Quand viendra sa guerre aux abus,

« Quand viendront ses *Gerbes posthumes*.

« Le pauvre auteur ne sera plus ! »

# SALOMON DE CAUS

OU

LA DÉCOUVERTE DE LA VAPEUR.



## PRÉAMBULE.

La découverte de la vapeur est la découverte la plus féconde en révolutions matérielles et morales, au XIX<sup>e</sup>. siècle. Il n'est donc pas surprenant que l'on cherche, dans l'histoire, l'origine des plus anciennes observations sur sa force prodigieuse ; que l'on relise, dans ce but, les auteurs de l'antiquité ; que les sons rendus par la statue de Memnon, aux premiers rayons du soleil, soient attribués à certain courant de vapeur produite aux dépens du liquide dont les prêtres égyptiens garnissaient l'intérieur du colosse ; il n'est pas surprenant que l'on cite un éolipyle d'Héron d'Alexandrie, antérieur de 120 ans à l'ère chrétienne ; les explosions de la tête de Bustérich, dieu des Teutons ; un orgue du IX<sup>e</sup>. siècle, dont les tuyaux résonnaient à l'aide de la vapeur d'eau, etc. Mais, aux yeux d'une saine critique, tout cela est bien loin de la puissance de cet agent, démontrée, en 1605, par Flurence Rivault, comme un terrible moyen de destruction, et, en 1615, par Salomon de Caus, comme une force immense qu'on

pouvait appliquer aux travaux les plus productifs et les plus utiles à l'humanité.

Quel était ce Salomon de Caus, qu'Arago (1) ne balance pas à regarder comme le premier qui ait donné la démonstration positive de la force de la vapeur d'eau, et mis sur la voie des applications qu'on en pourrait faire ? C'était un Normand, né à Dieppe, ou dans les environs de cette ville ; mais un Normand peu connu et dont la biographie est fort incomplète. Depuis la seconde édition de ses *Forces mouvantes*, il disparaît, et nul ne sait l'époque de sa mort.

Une tradition dont nos recherches n'ont pu constater l'origine, nous apprend qu'il entrevit les conséquences de la démonstration qu'il avait donnée de la force de la vapeur d'eau. Il paraît que l'application de ce puissant moteur devint son idée fixe, qu'on l'enferma, comme fou, vers 1640, et qu'il mourut à Bicêtre. Cette tradition, fût-elle une erreur, appartient à la poésie. L'auteur s'en est emparé, heureux de trouver une sorte de légende pour un sujet aussi moderne.

(1) « Sur l'autre rive de la Manche, on en gratifie unanimement le  
« marquis de Worcestre, de l'illustre maison de Sommerset ; de ce  
« côté-ci du détroit, nous affirmons qu'elle appartient à un humble  
« ingénieur, presque totalement oublié des biographes, à Salomon de  
Caus, qui naquit à Dieppe ou dans ses environs. »

ARAGO. *Éloge historique de J. Watt.*



## ARGUMENT.

De Caus est en prison , sans cesse occupé de la vapeur et des révolutions qu'une telle découverte doit opérer dans le monde. Nous le voyons passer tour à tour de l'enthousiasme au découragement , génie méconnu , dont la torture principale est l'indifférence de ses concitoyens.

C'est une loi du ciel, que proclame l'histoire :  
Tout génie inventeur doit expier sa gloire.  
Et la loi s'accomplit ! Voyez, sous Richelieu,  
Cet homme dont jadis la Grèce eût fait un Dieu !

Lui ? Salomon de Caus ? captif ! quel est son crime ?  
D'une science ardue a-t-il atteint la cime  
Pour tomber de si haut ? et, cet abattement,  
D'une raison troublée est-ce l'égarement ?.....  
Mais de hardis penses à travers son langage  
Brillent, comme l'éclair qui jaillit du nuage.  
Ce n'est plus le savant, le froid ingénieur.....  
Oh ! comme il a souffert ! quel drame intérieur

Révèlent ses regards qu'allume le génie !.....

Écoutez quels discours jette son ironie !

Peut-être ils sont hautains, l'orgueil les a dictés ;

Mais de Caus est victime... on pardonne... écoutez !

« Ils répètent « que l'âme humaine

« Vainement franchit en espoir

« Les bornes de l'étroit domaine

« Que traça le divin Pouvoir.

« Toujours des lueurs ténébreuses,

« Des ombres, des clartés douteuses,

« Un âge aux vieux âges pareil.

« A chercher, l'homme se tourmente ;

« Mais il croit en vain qu'il invente :

« Rien de nouveau sous le soleil. »

« — Rien de nouveau ? Quoi ! la science

Se traînant pensive, à pas lents,

N'a point fait, dans son impuissance,

Un progrès depuis deux mille ans ?

La nature encore a ses voiles ?

A nos yeux le front des étoiles

Se couvre des mêmes bandeaux ?

Quoi ! par une route certaine,

Aucune flotte européenne  
Ne vogue en des climats nouveaux ?

« Mais de ses compagnons, sur l'onde,  
Bravant les murmures amers,  
Intrépide, calme, d'un monde  
Colomb agrandit l'univers !  
Mais contre l'erreur insensée  
Gutenberg arma la pensée  
D'un levier qui frappe en tous lieux !  
Mais Galilée, au sort funeste,  
Reculant la voûte céleste,  
Montra l'infini dans les cieux !

« Ah ! depuis que tant de merveilles  
Ont découvert tant d'horizons ,  
Le génie espère, en ses veilles ,  
Rompre ses dernières prisons.  
Impatient des vieux systèmes ,  
Il s'attaque à tous les problèmes ,  
Partout plonge son œil de feu ,  
Sûr, dans l'abîme d'un mystère ,  
Qu'en le révélant à la terre ,  
Il est le Verbe de son Dieu !

« L'avenir à l'intelligence !  
L'examen, si long-temps proscrit,  
Soumet tout à l'expérience,  
Et la lettre cède à l'esprit.  
Un symbole usé se déchire,  
Et les souffrances du martyr  
Fécondent les dogmes nouveaux.  
Ainsi chaque progrès s'achète !  
Dans ce combat, gloire à l'athlète !  
Et... gloire à moi !.. j'ai des bourreaux !

« Voyez, disent-ils, quelles ombres  
« Se projettent dans son cerveau :  
« Des forces, des calculs, des nombres  
« Ont, hélas ! éteint ce flambeau ! »  
— C'est la démence, à les entendre ;  
Et pas un n'a voulu descendre  
Aux épreuves de l'inventeur.  
Donne-moi donc, race profonde !  
Un globe en fer gros comme un monde,  
Je le brise avec la vapeur ! »

Et Salomon de Caus, comme si d'un nuage  
L'obscurité soudaine eût voilé son visage ,

Reste long-temps muet, pâle, immobile... et puis  
Murmure avec dédain : « Ils ne m'ont pas compris ! »  
Mais son front se relève, et sa face rayonne :  
A ses rêves de gloire heureux il s'abandonne,  
Et voit l'arbre qu'il sème ombrager l'avenir ;  
Car un germe inconnu qu'échauffa son loisir,  
Dans un livre jeté, comme *force mouvante* (1),  
Un germe avait grandi dans sa tête puissante ;  
Après les longs pensers d'un travail assidu,  
Fier investigateur, Salomon avait dû  
A ses raisonnements, à ses expériences,  
D'un principe fécond les vastes conséquences.  
La cause en son esprit enfantait mille effets....  
Il les plia long-temps à d'immenses projets :  
Il réformait l'État, la guerre, l'industrie ;  
De biens inattendus il dotait sa patrie ;  
Faisait prendre leur vol, prompts comme les éclairs,  
Aux chars sur les chemins, aux vaisseaux sur les mers,  
Demandait des flots d'or pour créer ces merveilles,  
Et de ses plans hardis fatiguait les oreilles.  
  
Pour des approbateurs, il n'en avait pas un,

(1) *La Raison des Forces mouvantes* est le titre de l'ouvrage dans lequel Salomon de Caus a démontré nettement la puissance de la vapeur d'eau.

Et comme Richelieu le trouvait importun ,  
Il voulut qu'à ses yeux il ne pût reparaître :  
« Cet homme est fou , dit-il ; qu'on l'enferme à Bicêtre ! »

Du Ministre aussitôt l'ordre fut accompli.  
Dans Bicêtre, ô douleur ! de Caus enseveli ,  
Pendant plus de quinze ans seul avec son génie ,  
De l'absolu pouvoir maudit la tyrannie.  
Mais en sa découverte, en sa constante loi ,  
La méditation fortifia sa foi ;  
Et, dès qu'un étranger venait en sa présence ,  
Il le sollicitait, au nom de la science ,  
Le conjurait d'entendre, et parlait avec feu  
Des voiles que partout jeta la main de Dieu ,  
De la nécessité d'observer la nature ,  
D'épeler chaque mot de cette énigme obscure ;  
Puis de l'enthousiasme il sentait les transports ,  
Quand, des premiers humains révélant les efforts ,  
Descendant pas à pas les siècles de l'histoire ,  
Notant des inventeurs les bienfaits et la gloire ,  
Il se disait l'un d'eux !.. car « à toute hauteur  
« L'eau docile montait par sa propre vapeur (1) ; »

(1) « Réfléchissant sur l'énorme ressort de la vapeur d'eau fortement

Il prouvait et domptait cette force inconnue,  
Et, rival de ces feux qui déchirent la nue,  
Ce moteur était gros de révolutions.  
—On passait, souriant de tant d'illusions.

Un jour, assure-t-on, trois nobles d'Angleterre  
Écoutèrent, pensifs et plaignant sa misère,  
Ses étonnants discours, si pleins de vérités !  
A l'esprit de l'un d'eux jaillirent des clartés ;  
C'était Worcestre, alors insoucieux de gloire,  
Jeune, frivole, ardent, mais qui dans sa mémoire  
Emporta des projets que mûrit sa raison,  
Quand lui-même à son tour il gémit en prison (1).

Ainsi, grâce au bonheur d'une réminiscence,  
L'Angleterre conteste et l'Europe balance  
Entre deux noms, WORCESTRE et SALOMON DE CAUS ;  
Mais d'une erreur jalouse expirent les échos ,

échauffée, de Caus vit le premier qu'elle pourrait servir à élever de grandes masses de ce liquide à toutes les hauteurs imaginables. »

ARAGO. *Éloge historique de J. Watt.*

(1) « Worcestre, gravement impliqué dans les intrigues des dernières années du règne des Stuarts, fut enfermé dans la tour de Londres. »

ARAGO. *Éloge historique de J. Watt.*



Et la Tamise enfin cède aux droits de la Seine  
Devant l'autorité d'une date certaine (1).  
La vapeur a grandi chez les fils d'Albion,  
C'est leur insigne honneur : à nous l'invention.

Arrière, nation superbe  
Qui nous disputes la vapeur,  
La province où naquit Malherbe,  
Donna le jour à l'inventeur.  
Dans les langes de sa pensée,  
Quarante ans de Caus l'a bercée  
Pour les peuples les plus lointains.  
Il la montrait parée ou nue,  
Et de sa force méconnue  
Prédisait les nobles destins.

Les divins rêves qui sans nombre  
Consolaient sa captivité,  
Ne furent qu'une image, une ombre  
Dont a lui la réalité.

(1) *La Raison des Forces mouvantes* fut publiée par de Caus en 1645, et le *Century of inventions*, par Worcestre, en 1663. En admettant que ce dernier ouvrage renfermât une théorie précise de la force de la vapeur, la publication de l'auteur français est de quarante-huit ans plus ancienne que celle de l'auteur anglais.

Fille de l'antique Neustrie,  
La vapeur doit à l'industrie  
Son rapide et sublime essor.  
La voyez-vous dans les deux mondes ?  
Elle vole !.. et ses mains fécondes  
Sèment le fer, moissonnent l'or.

La voyez-vous creusant la terre ?  
Dans les mines, par son secours,  
Désormais l'homme pourra faire  
L'œuvre de vingt ans en vingt jours.  
La vapeur perce les montagnes :  
Par elle en d'incultes campagnes  
Éclorent de puissants États ;  
Bientôt, supprimant les distances,  
Du lien de ses ponts immenses  
Elle unira tous les climats.

Dis encore que tu sommeilles,  
Race humaine!... Mais, d'un seul bond,  
Avenir, oh ! quelles merveilles  
S'élancent de ton sein fécond !  
Les haines meurent étouffées ;  
La science, de ses trophées

Pare toutes les nations ,  
Et l'Alliance universelle  
Éteint, de sa main fraternelle  
La voix des révolutions.

L'homme jouit de sa puissance ,  
Et regarde comme insensé  
Le tribut de sa longue enfance ,  
L'antagonisme du passé.  
De la concorde saint apôtre ,  
Il court , vole d'un pôle à l'autre ,  
Et présente de toutes parts ,  
Avec la paix , en biens fertile ,  
Les douces lois de l'Évangile  
Et les miracles de nos arts.

Et lorsque d'une ère nouvelle  
L'aube se lève avec amour ,  
Le préjugé, toujours rebelle ,  
Vante la nuit, maudit le jour !  
Cette résistance est impie ;  
Une aveugle philanthropie  
Traite le pauvre en vil bétail ,  
Quand, aux chaînes de la matière

Pour jamais rivant sa misère,  
Elle éternise le travail (1).

Le travail est une loi dure,  
Imposée à l'homme proscrit :  
Mais assujettir la nature  
Est le triomphe de l'esprit.  
A la vapeur notre génie  
Emprunte une force infinie ;  
Appliquons cet agent dompté.  
Que nous importe le martyre,  
Si chaque invention conspire  
Au bonheur de l'humanité ?

Ainsi roulent nos destinées !  
Toujours des buts au rude accès ,

(1) « S'obstiner à exécuter de main d'homme, laborieusement, chèrement, des travaux que les machines réalisent en un clin-d'œil et à bon marché; assimiler les prolétaires à des brutes; leur demander des efforts journaliers qui ruinent leur santé, et que la science peut tirer au centuple, de l'action du vent, de l'eau, de la vapeur, ce serait marcher en sens contraire du but qu'on veut atteindre; ce serait vouer les pauvres à la nudité, réserver exclusivement aux riches une foule de jouissances qui sont maintenant le partage de tout le monde; ce serait, enfin, revenir de gaité de cœur aux siècles d'ignorance, de barbarie et de misère. »

ARAGO. *Éloge historique de J. Watt.*

Toujours des luttes acharnées  
Dans la carrière du progrès.  
Nobles efforts ! combat sublime ,  
Où , vainqueur , l'athlète victime  
Est un spectacle solennel !  
Courage , faible créature !  
Tes conquêtes sur la nature  
Sont l'encens qu'aime l'Éternel.



Dans ces jours d'espérance , où ma Muse normande  
D'un Normand méconnu consacrait la légende ,  
Deux mondes fraternels , oubliant les combats ,  
De pacifiques nœuds enlaçaient leurs États ,  
Et de siècles meilleurs ils saluaient l'aurore.  
Des ferments de discorde apparaissaient encore ,  
D'un suranné courroux s'entendaient quelques mots...  
Stériles sons !.. C'était l'émotion des flots  
Qui , rentrés dans le calme , ont , après la tempête ,  
De légers chocs , des bruits expirant à leur faite.  
Mais partout l'Industrie aux peuples étonnés  
Montrait leurs vastes champs de railways sillonnés ,  
Des palais s'élevant où gisaient des cabanes ,

Et, comme un char ailé, d'immenses caravanes,  
D'une vitesse égale au vol des aquilons,  
Emportant par milliers de nomades colons.

Ce hardi mouvement de l'humanité sainte  
Pour moi resplendissait d'une divine empreinte.  
Marchez, dis-je, le ciel sourit; marchez sans peur;  
Peuples, espoir et foi ! car à tous la vapeur  
Dans l'œuvre humanitaire assignera des rôles,  
Unira l'orient, l'occident, les deux pôles,  
Et les embrassera dans un cercle d'amour.  
A l'horizon lointain je vois poindre ce jour,  
Ce jour que de ses vœux l'ignorance recule  
Et dont nous traversons l'étrange crépuscule ;  
Jour fortuné, que voile encore l'avenir,  
Mais où des intérêts la lutte doit finir,  
Où doit dans le bonheur expirer toute haine ;  
Jour d'ineffable joie, où, de la race humaine  
Le chef mystérieux, l'invisible soutien,  
Dieu dira de nouveau : « Ce que j'ai fait est bien. »

## PREMIÈRE OLYMPIQUE DE PINDARE.



### PRÉAMBULE.

M. le Doyen de la Faculté des lettres de Caen tomba malade à la fin de l'année scolaire (1853-1854), et je le suppléai quelques semaines dans sa chaire de littérature grecque : c'était au moment même où cet habile professeur arrivait à Pindare. Pindare fut donc pour moi l'objet d'une sérieuse étude. Grâce au travail de Benoît, au commentaire de Dissen et à la traduction de M. Poyard, couronnée, en 1851, par l'Académie Française, je ne trouvai plus dans le grand lyrique que ces difficultés dont ne peuvent triompher, après tant de siècles, ni la persévérance des érudits, ni la sagacité des traducteurs.

Je me crus même assez maître de mon auteur pour essayer de le traduire en vers, et j'eus la sagesse de me borner à la première Olympique.

Un moment je me flattai d'une fidélité au texte et d'une sobriété de paraphrase, qu'on ne trouve pas toujours dans les versions en prose de Pindare, appréciées par ceux-là seuls qui lisent ce poète dans sa langue.



Or, combien de tels juges ne sont-ils pas difficiles ?  
Comme ils répètent, pleins de leur Horace :

Pindarum quisquis studet æmulari... !

Leurs dédains ne sont que trop légitimes. Pindare ne peut avoir ni émules sérieux, ni vrais traducteurs. Ses odes mêmes, jadis chantées et représentées, aujourd'hui reproduites sur un froid papier, isolées de la musique et du chœur, ne sont plus ses odes : ce sont des *thèmes* remarquables, des *motifs* dont souvent la hardiesse étonne ; on ignore et l'on ne connaîtra plus l'œuvre accomplie qui arrachait aux Grecs des cris d'enthousiasme.

La tâche du traducteur est de donner une idée de ces thèmes ou motifs, et, quand on les examine avec attention, Pindare ne paraît pas avoir cette fougue du génie qui se laisse entraîner à des écarts où se perd le fil des pensées. Si nous le jugeons d'après les odes qui nous restent, il est un des poètes les plus méthodiques qu'offre l'antiquité. Chacune de ses pièces a son plan scrupuleusement suivi : à la gloire du vainqueur se joint celle de sa famille et de sa patrie ; tout ce qui les relève appartient au sujet, et comme elles avaient leur histoire, leurs traditions, leurs légendes, ces légendes, ces traditions, cette histoire, sont rappelées, soit par des récits, soit par des allusions, mais sans que jamais l'auteur oublie, dans le feu de l'inspiration, le but qu'il se propose et la marche qu'il s'est tracée.

Quant au style, il fait le désespoir de ceux qui l'étudient pour le reproduire. C'est un fréquent mélange de tous les tons, depuis les plus familiers jusqu'aux plus sublimes ; c'est le mot le plus simple que heurte une image des plus hardies, parfois même sans souci de l'incohérence ; c'est toujours l'œuvre d'un maître plus préoccupé de ses pensées que de leur expression. Pour nous, copistes de ces créations dont le mérite nous échappe en partie, nous sommes embarrassés, tantôt par l'absence des transitions, tantôt par les évolutions de la phrase, qui s'affranchit des liens logiques, et se prolonge d'une strophe dans une antistrophe, d'une antistrophe dans une épode ; tantôt par l'étrangeté des métaphores et la bassesse des termes, du moins dans notre langue, où les mots sont classés, et ont leur noblesse ou leur roture, selon le bon vouloir de ce maître suprême qu'on appelle l'usage.

Aussi ne sommes-nous pas surpris que les poètes-traducteurs aient passé silencieux devant Pindare. Les versificateurs eux-mêmes, qui s'arrogent le droit de tout oser, ont reculé devant la tâche, et nous ne connaissons aucune traduction complète, en vers français, du plus illustre des lyriques grecs, avant celle de M. Fresse-Montval, due sans doute à l'appel de l'Académie (1) : grande preuve assurément de la

(1) Nous avons lu récemment ce Pindare qui venait de paraître, trois ans après qu'il avait obtenu les suffrages de l'Académie française, et nous aurions hésité à publier cette première Olympique, si notre

difficulté de l'entreprise, et qui nous semble un titre à l'indulgence.

---

A HIÉRON DE SYRACUSE ,

VAINQUEUR A LA COURSE ÉQUESTRE.

(77<sup>e</sup>. Olympiade, 472 avant J.-C.)

*Argument.* — Rien de plus digne des chants de la lyre que les victoires remportées aux jeux d'Olympie. Gloire d'Hiéron, couronné dans une lutte équestre; d'Hiéron, roi de Syracuse, renommé dans un pays où brilla Pélops. Incrédulité du poète sur les traditions relatives à ce fils de Tantale. Il leur substitue une histoire moins déshonorante pour les Dieux; et, venant à Tantale lui-même, il raconte la cause qui l'a rangé, lui favori de l'Olympe, parmi les grands criminels, et qui a fait perdre à son fils le privilège de l'immortalité. Les circonstances de l'hymen de ce dernier avec Hippodamie, fille d'OEnomaüs, roi d'Élide, sont ensuite rappelées, ainsi que les honneurs rendus au tombeau de Pélops, près de la carrière olympique. Nouvel éloge de la gloire qu'on y acquiert. Le poète se flatte de chanter un jour Hiéron, vainqueur à la course des

système de traduction ne différerait pas entièrement de celui de M. Fresse-Montval.

chars , plus glorieuse que la course équestre ; il mêle à l'éloge de ce Roi , des conseils de modération , et finit par un vœu pour l'illustration de son propre génie.

Auguste Bœckh , le célèbre philologue , dit que la 1<sup>re</sup>. Olympique fut chantée dans le palais d'Hiéron , à Syracuse , vers la fin d'un festin splendide où se trouvaient Pindare et d'autres poètes renommés.

Le premier élément, c'est l'eau, c'est l'eau féconde (1) ;

Et, comme dans la nuit éclate un feu soudain,

L'or, parmi les splendeurs du monde

Brille et domine en souverain.

Toi, pour chanter les Jeux, ne cherche, ô mon génie,

Ni dans l'immense éther un autre Dieu du jour,

Ni des sujets, plus qu'Olympie,

Dignes d'enflammer ton amour.

(1) Le début *Ἀριστον μὲν ὕδωρ*, *optima quidem est aqua*, n'est pas ce qui embarrasse le moins les commentateurs. D'après Dissen : « dicitur *ἄριστον ὕδωρ*, quia saluberrimum habetur . » Parmi les explications de l'épithète *ἄριστον*, on remarque celle qui lui donne le sens de *principe des êtres*, d'après l'opinion de Thalès, de Milet. Si on l'adoptait, en précisant le vague de l'expression grecque, on pourrait dire :

Le principe de tout, c'est l'eau, cette eau féconde!

Olympie! à ce nom l'hymne de la victoire  
Part et s'élance au cœur du poète inspiré,  
Qui redit, dans toute sa gloire,  
De Saturne le fils sacré (1),

Aux foyers d'Hiéron, doux, opulent, propice,  
Et qui, de la Sicile accroissant le bonheur,  
Tient le sceptre de la justice,  
Et des vertus cueille la fleur (2).

Il aime aussi les vers, la musique l'enivre  
Quand, après les festins, il entend nos accords....  
Mais que du clou vite on délivre (3)  
La lyre qui de mes transports

(1) Les Jeux Olympiques étaient consacrés à Jupiter.

(2) Δρέπων μὲν κορυφᾶς ἀρετῶν ἀπο πασῶν. « Non igitur dicit omnes virtutes habere Hieronem, sed principes omnium virtutum s. decora summa carpere. Intelliges nominatim certaminum nobile studium, hospitalitatem erga poetas et artium musicarum amorem. » DISSENIUS.

(3) M. Fresse-Montval rend ainsi cette brusque injonction de Pindare à sa muse :

Poètes! saisissons la lyre de Dorie,  
Suspendue à son toit sacré.

Ce n'est pas au toit que la lyre était suspendue, mais au mur de la salle. M. Poyard rend le mouvement de l'auteur et ne recule pas devant le mot: Ἀλλὰ... ἀπο πασσάλου λάμβανε, détache du clou.

Brûle de seconder la rapide énergie,  
La lyre dorienne aux sons graves et purs,  
    Qui, donnant la gloire et la vie,  
    Va sauver des siècles obscurs

Et Pise et Phérénice (1), alors que sans menace,  
Sans voix, sans éperon, l'impétueux coursier  
    Assura, dévorant l'espace,  
    La victoire à son cavalier,

Ce dompteur de chevaux, qui règne à Syracuse,  
Et vainquit où Pélops établit ses colons (2).  
    Pélops qui long-temps à la muse  
    Fournit d'étranges fictions.

Neptune, dès qu'il vit son épaule d'ivoire  
Sortir du vase pur où Clotho le plongeait (3),  
    Aima cet enfant dont l'histoire  
    En conte infâme se changeait.

(1) Nom du cheval d'Hiéron.

(2) Dans l'Élide qui, comme les autres parties de la presqu'île, prit de Pélops, venu de Lydie, le nom de Péloponèse.

(3) Nous suivons le sens de Dissen, dont le commentaire sur ce passage est très-curieux. Il est impossible de mettre plus de flegme dans l'étude d'un poète lyrique.

Gardons-nous de nier tout prodige... la terre

En a vu !.... mais , féconde en sa variété,

Souvent la fable mensongère

Nous trompe sur la vérité.

Tout est charme, entouré du miel de poésie ;

L'homme si doucement s'abandonne au plaisir !

Mais il avance dans la vie,

Et quel témoin que l'avenir !

Si l'on parle des Dieux , il faut qu'on les honore ;

On est moins criminel. Je veux dire sur toi

Ce que l'on n'a pas dit encore ;

Fils de Tantale, écoute-moi.

Convive de l'Olympe, en retour, à sa table

Ton père dans Sipyle avait reçu les Dieux :

Banquet juste, digne, honorable (1) !

D'où Neptune, d'un bras nerveux ,

(1) *Ερανον εὐνομώτατον*, littéralement un banquet très-juste, par opposition à la légende populaire, ce qu'explique ainsi Dissen : « non cruentum cæde filii. » M. Poyard, dont la traduction est remarquable par la fidélité jointe à l'élégance, rend-il tout le sens du poète par *superbe festin* ?

T'emporta, sur un char traîné par ses cavales,  
Aux lieux où Ganimède, au-delà de l'éther,  
Cédant à des flammes égales,  
Fut aimé du grand Jupiter.

De zélés serviteurs, sur l'ordre de ta mère,  
Te cherchaient vainement... de perfides voisins  
Dirent qu'une ardente chaudière  
Avait terminé tes destins.

Ils dirent que les Dieux, se jouant de ta vie,  
Avaient tranché ton corps avec un coutelas,  
Et, dans leur barbare fûrie,  
Mangé tes membres délicats.

Quoi ! de tels appétits chantés par les poètes !  
Les maîtres de l'Olympe.....?.. Ah ! des maux infinis  
Que font des langues indiscrètes  
Les coupables seront punis.

Je m'abstiens, je me tais... je redoute le blâme. —  
Mais quel homme des Dieux reçut le plus d'accueil ?...  
Ce fut Tantale, que son âme  
Enivra d'un funeste orgueil.



Son bonheur l'égara ; précipité du faite,  
Il tombe... et quel supplice !.. un énorme rocher  
S'agite au-dessus de sa tête,  
Toujours prêt à se détacher.

Pour le fuir, il s'épuise en efforts incroyables,  
De la peur renaissante éprouve le tourment,  
Et de trois autres grands coupables (1)  
Il partage le châtement ;

Car à ses compagnons, dans un repas impie,  
Il versa follement, par un vol criminel,  
Et le nectar et l'ambroisie :  
On ne trompe jamais le Ciel.

Le Ciel ?.. il se vengea de ce vol sacrilège !  
Tantale l'expia dans sa postérité :  
Dépouillé de son privilège,  
Son fils perd l'immortalité.

Quand eut grandi Pélops, et qu'aux fleurs du visage  
Venait poindre déjà l'ombre d'un duvet noir,  
Dans la fougue de son jeune âge,  
Il conçut un brillant espoir,

(1) Sisyphe, Ixion, Titye.

L'espoir de posséder la main d'Hippodamie ,  
Fille d'OEnomaüs , roi de Pise.. un héros !

La nuit près de la mer amie ,  
Il appelle le Dieu des flots.

A deux pas apparaît l'impétueux Neptune.

« Pour toi, dit le mortel, si des dons de Cypris

« La douceur n'est pas importune,

« Si de Pélops tu fus épris,

« Neptune, donne-moi ton char le plus rapide

« Pour aller conquérir d'un beau-père inhumain

« L'alliance...! du roi d'Élide

« Écarte la lance d'airain.

« Treize amants ont péri sous cette horrible lance ;

« Le fier OEnomaüs attend (1), et, plein d'ardeur,

« Je vole à ce péril immense :

« Qui le brave n'est pas sans cœur.

(1) Les prétendants à la main d'Hippodamie étaient provoqués, par OEnomaüs, à la course des chars. Il les vainquait et les égorgeait. Benoît donne leurs noms. Voir, pour une foule de détails sur les personnages fabuleux de Pindare, la savante Mythologie de Natalis Comès (Noël Le Comte).

« Eh ! puisqu'il faut mourir, pourquoi des jours sans gloire

« Où des ans lentement se traîne le progrès ?

« Je tenterai cette victoire ;

« Que je te doive le succès ! »

Neptune l'entendit : le Dieu l'arma lui-même ;

De ses coursiers ailés il dirigea l'essor ;

Le Roi , dans sa lutte suprême,

Trouva la défaite et la mort.

Le vainqueur eut six fils, chefs de peuples célèbres,

Et , chez tous, les vertus fleurirent en faisceau ;

Maintenant les honneurs funèbres

Sont prodigués à son tombeau,

Qui, vénéré, se dresse aux rives de l'Alphée (1) :

Là l'étranger pieux, en des jours solennels,

Le visitant comme un trophée,

Charge d'offrandes ses autels.

Le grand nom de Pélops, de ces Champs Olympiques

Rayonne, de ces Champs où les hardis lutteurs,

Montrant leurs forces athlétiques,

De courage enflamment les cœurs ;

(1) Fleuve qui passait à Olympie.

De ces Champs où des pieds lutte aussi la vitesse :

Admirables efforts, combats dont les héros

Jusqu'à la dernière vieillesse

Trouvent la gloire et le repos.

La gloire, objet des vœux, le repos, bien suprême,

Après tant de travaux, sont le prix des vainqueurs,

Et le plus brillant diadème

A moins d'éclat que ces honneurs (1).

Pour le noble Hiéron, qu'admire Syracuse,

Dis sur le nome équestre (2) un chant éolien ;

De ton vol sublime, ô ma Muse,

Est-il un plus noble soutien ?

Poète, je le sais, non, jamais la cadence

Du vers, capricieux en ses hardis écarts,

N'a célébré plus de puissance

Chez un monarque, ami des arts.

(1) Sunt quos curriculo pulverem Olympicum  
Collegisse juvat, metaque fervidis  
Evitata rotis, palmaque nobilis  
Terrarum dominos evehit ad Deos. *Hor.*

(2) « Ex antiqua musica nomi equestres et curules. » *Dissen.*

Si ton Dieu protecteur bientôt ne t'abandonne,  
A ton char on verra les coursiers triomphants ;  
Une plus brillante couronne  
Appellera de nouveaux chants ;

Et je viendrai , tenant ma lyre auxiliaire ,  
La lyre des combats que voit le Chronios (1) ,  
Cette lyre puissante et fière ,  
Fière en présence des héros.

Aux chefs des nations le faite de l'empire ;  
Aux poètes un rang soumis à d'autres lois :  
Noble Hiéron , jamais n'aspire  
Au-dessus du trône des rois ;

Puisses-tu , toujours grand , marcher haut dans la vie (2) !  
Moi , chantre des vainqueurs , puisse la Grèce , un jour ,  
Muette , admirer mon génie ,  
Et m'entourer de son amour !

(1) Le Chronios ou mont de Saturne , consacré à ce Dieu , et d'où l'on voyait les luttes solennelles qui avaient lieu dans la plaine d'Olympie.

(2) Nous empruntons à peu près ce vers à la prose hardie de M. Poyard , qui traduit : « Puisses-tu toujours marcher haut dans la vie ! »

## PHOLOÉ DANS SON BOUDOIR.

( IMITÉ DU GREG. )

Moi que l'on vit changer en fleurs  
Les sévères anneaux des chaînes conjugales ;  
Moi qui, naguère encore , aux yeux de mes rivales ,  
Entraînais sur mes pas des flots d'adorateurs ,  
Et me faisais un jeu de tromper les trompeurs ;  
Moi , des jeunes beautés long-temps la plus illustre ,  
Combien du sort cruel j'éprouve les rigueurs !

A peine à mon cinquième lustre ,  
Mes autels sont déserts ! Veuve de mille amants ,  
Je vois , à mon aspect , sourire les perfides ,  
Et sur mon front flétri , que sillonnent les rides ,  
Je cherche , hélas ! en vain les roses du printemps.  
Pholoé ! Pholoé ! que ces glaces fidèles  
Ont porté dans ton cœur des atteintes mortelles !  
Eh quoi ! ces yeux éteints, ces livides couleurs

Sont tes yeux , tes couleurs ! Trop fatales images ,  
Fuyez !... ah ! Pholoé succombe à vos outrages !  
Parlez , Grâces , Amours , témoins de mes douleurs ,  
Parle , grand Jupiter , aux malheureux propice ,  
Qui peut avoir ainsi changé mes traits ? — *Le vice.*

## A POLLION.

TRADUCTION DE LA 1<sup>re</sup>. ODE DU 2<sup>e</sup>. LIVRE D'HORACE.

Quand des troubles civils tu redis la naissance ,  
Quand tu redis le crime au crime associé ,  
Les jeux du sort , des grands la funeste alliance ,  
Et nos armes, hélas! que rougit la licence ,  
D'un sang qui n'est pas expié ;

Quand d'affreux souvenirs, Muse laborieuse,  
Par toi sont retracés pour nos derniers neveux ,  
Dans les champs de l'histoire, arène périlleuse !  
Sur des brasiers couverts d'une cendre trompeuse  
Errent tes pas audacieux.

Du faible, dont la haine a flétri la mémoire ,  
Cher appui, Pollion, lumière du Sénat,



Toi qui, te couronnant d'une immortelle gloire,  
Aux champs dalmatiens conquis par la victoire  
Les nobles palmes du combat ;

De l'empire tragique abandonne les rênes,  
Tu reviendras un jour aux fabuleux héros ;  
Tu chausseras encor le cothurne d'Athènes :  
Maintenant au tableau de nos tragiques scènes  
Consacre tes mâles pinceaux.

Qu'entends-je ? les clairons , la trompette bruyante ,  
Ont effrayé les airs de leurs sons menaçants :  
Aux magiques reflets de l'arme étincelante ,  
Loin du fer , les coursiers , que poursuit l'épouvante ,  
Portent leurs maîtres pâlisants.

Oui , ces vieux généraux , émules du tonnerre ,  
Je les vois soutenir la gloire de leur nom.  
Dans l'univers soumis à la vertu guerrière ,  
Seule , au bras de César , seule a pu se soustraire  
L'âme farouche de Caton.

Vainement de ses Dieux la suprême puissance  
Veut dérober l'Afrique à nos justes fureurs :

Tout fuit !... Mais de Junon la cruelle vengeance  
Immole à Jugurtha, pour laver cette offense ,  
Les descendants de ses vainqueurs !

Du sang italien quelle terre engraisnée  
Par ses mille tombeaux n'atteste nos combats ?  
Du brillant Latium la gloire est éclipsée :  
De sa chute l'Asie, en ses vœux exaucée ,  
Naguère entendit le fracas.

Quel gouffre, quel rocher, quelle rivière ignore  
Les tristes factions du peuple souverain ?  
Nous rougîmes les mers du couchant à l'aurore,  
Et leurs bords, ô forfaits ! en est-il un encore  
Où ne dorme un soldat romain ?

Mais quoi ! Muse indiscreète ! aux chansons tu préfères  
De funèbres accents à ton luth inconnus !....  
Fuis Céos ! ah ! cherchons des sujets moins sévères ,  
Et des modes plus doux sur nos cordes légères ,  
Dans les bocages de Vénus.

## IMITATIONS DE DISTIQUES LATINS.

### I.

#### SUR UNE FLUTE.

Viva fui in sylvis , sum dura occisa securi ;  
Dum vixi , tacui ; mortua , multa cano.

Vivante dans les bois , j'étais silencieuse :  
La hache m'a donné la mort ;  
Maintenant écoutez , je parle... Quel doux sort !  
Morte , je suis harmonieuse.

### II.

Te supero , non ipsa negas , Magdali , amore ;  
Non tamen ipse nimis te superasse velim.

Dans cette ardeur qui me transporte ,  
Oui, belle Magdala , toi-même en fais l'aveu ,  
Mon amour sur le tien l'emporte.  
Puisse-t-il , Magdala , ne l'emporter que peu !

### III.

Nivibus hiems exuberat , ver floribus ,  
Æstas aristis affluit , lacrumis amor.

Le printemps est fécond en fleurs ,  
L'automne en fruits , l'amour en pleurs.

### IV.

#### SUR L'HOMME.

Dans son fol amour-propre il se eroit un géant ;  
Qu'est-il ? Un rien superbe , un immense néant.

### V.

Toi Sapho ? Moi Phaon ? Gagne donc , cœur malade ,  
Le promontoire de Leucade.

**VI.**

Oh ! qu'il est dangereux l'éclat du diadème !

Il asservit au point qu'on l'aime.

**VII.**

Sans fortune ici-bas le mérite est sans prix.

—Pauvreté n'est pas vice.—Ah ! Monsieur, c'est bien pis !

**VIII.**

Par ta faute appauvri, dans ta plainte importune,

Pourquoi d'aveuglement accuser la fortune ?

**IX.**

Fuis l'homme taciturne ; il médite le crime :

Si l'eau du fleuve est calme, elle cache un abîme.

**X.**

Ferme , ferme l'oreille à la voix du flatteur :

L'oiseau crédule aux sons est pris par l'oiseleur.

## ASPIRATION DE GOETHE.

Ah ! qui pourrait de ma jeunesse  
Faire pour un printemps refleurir les beaux jours ,  
Et pour une saison me rapporter l'ivresse ,  
L'ivresse des premiers amours ?

Qui pourrait, avant que je meure ,  
Me rendre ces transports , ces longs enchantements ?  
Ah ! c'est trop souhaiter ! je ne voudrais qu'une heure ,  
Une heure de ces doux moments !

Vainement, dans la solitude ,  
Je remonte en espoir le fleuve descendu !  
Vainement , jour et nuit , je demande à l'étude  
Mon bonheur à jamais perdu !

Qui pourrait , avant que je meure ,  
Me rendre ces transports , ces longs enchantements ?  
Ah ! c'est trop souhaiter ! je ne voudrais qu'une heure ,  
Une heure de ces doux moments !

## IMITATION DE LA 2<sup>e</sup>. ODE DE TH. GRAY.

*Sur une chatte favorite qui s'était noyée, pendant l'hiver, dans un  
bassin de poissons rouges.*

Sur les bords d'un vase, où la Chinoise  
A peindre de vivantes fleurs  
Épuisa ses riches couleurs,  
Minette, au vêtement d'hermine,  
Vers l'onde, qui lui rend sa douce et ronde mine,  
Baisse des yeux admirateurs.

Ce miroir limpide et fidèle  
Retrace gracieux contours,  
Air bénin, patte de velours,  
Longue barbe, vive prunelle.  
Sans doute, en les voyant, ce Narcisse femelle  
De plaisir eût filé toujours,



Mais , au sein des cristaux liquides ,  
Quels nageurs ! comme , à chaque élan ,  
Brille leur robe de safran !

Minette , aux regards homicides ,  
Ne veut point reconnaître ou des Nymphes timides ,  
Ou les Dieux de cet océan.

Dressant ses moustaches de joie ,  
Même en dépit de la saison ,  
Courant , dans l'humide prison ,  
Après sa fugitive proie ,  
Une patte est plongée , et griffe se déploie ,  
Jurant mort au jôli poisson.

En vain , pour achever son crime ,  
Elle se consume en efforts !  
Déjà la Parque aux sombres bords  
Promet l'imprudente victime ,  
Qui s'étend , et se penche , et tombe dans l'abîme ,  
Et va paraître chez les morts.

Assistance fut demandée  
A la soubrette du logis ;  
Mais la soubrette Thalamis ,

Pour minette souvent grondée,  
Resta sourde... pitié ne fut point accordée :  
Un favori n'a point d'amis.

Ainsi , belles sans défiance ,  
Il est de perfides appas.  
Fuyez-les , et n'oubliez pas  
Que , pour exiler la prudence ,  
Préparer des remords et noyer l'innocence ,  
Il suffit d'un premier faux pas.

## FABLES IMITÉES DE LESSING.

### I.

#### LE CHÊNE ET LES DEUX POURCEAUX.

Au pied d'un Chêne, deux Pourceaux  
Avaient mangé le gland tombé de ses rameaux ,  
Et , par l'ombre de son feuillage  
Protégés contre le soleil ,  
Ils s'abandonnaient au sommeil.  
Tout à coup , sur leur tête et dans le voisinage ,  
Un bruit se fait entendre et hâte leur réveil.  
L'Arbre de Jupiter , agitant son branchage ,  
Jette ces mots à l'écho des forêts :  
« Voilà le prix de mes bienfaits !  
« Ils dorment ! voilà leur hommage !  
« Mille fois ils ont éprouvé  
« Les effets de ma bienveillance ,

« Et jamais ils n'ont élevé

« Un regard de reconnaissance

« Vers moi qui , tous les ans , leur dispense mes fruits !

« De ces vils animaux il faut que je me venge !

« Moi me venger !... que dis-je ? ingrats que je nourris,

« Je ne laisse tomber sur vous que des mépris :

« Allez vous vautrer dans la fange.

L'un d'eux s'éveille et s'écrie en grondant :

« Chêne orgueilleux , il te faut la louange !

« As-tu pour nous laissé tomber ton gland ? »

## II.

### L'AUTRUCHE.

Aux oiseaux rassemblés l'Autruche dit, un jour :

« Je marche d'ordinaire ? oui ; mais , sur ma parole !

« Je sais monter aux cieux aussi bien que l'autour.

« J'y monte ! regardez ; je vais voler..... je vole !... »

Et son aile impuissante appelait tous les vents ,

Et ses pieds lourdement sillonnaient la poussière.

Ainsi de leur essor parlent , et terre à terre

Rampent avec orgueil nos Pindares vivants.

III.

ÉSOPE ET L'ANE.

« Ésope , en tes récits je veux paraître encor ;  
« Mais que je n'y sois plus emblème de sottise !  
« Qu'avec esprit je moralise !  
« Tu le peux , fais-moi parler d'or. »

— « Toi parler d'or ! Ami, celui qui te condamne  
« A ce rôle fâcheux que tu remplis, c'est Dieu :  
« Si je me rendais à ton vœu ,  
« L'Ane serait Ésope , Ésope serait l'Ane. »

IV.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

Que dire aux sublimes auteurs ,  
Qui , prenant un essor immense ,  
Des plus intrépides lecteurs  
Déconcertent l'intelligence ?

— Ce qu'un jour dit le Rossignol  
A l'Alouette dans la nue :  
« N'élèves-tu si haut ton vol  
« Que pour n'être pas entendue ? »

**V.**

LE SAULE ET LE BUISSON.

Le Saule, aux rameaux luisants,  
Dit au Buisson : « Tes piquants  
« Aiguillonnent ma colère.  
« De ces lambeaux qu'aux passants  
« Prend ton humeur tracassière,  
« Quel secours peux-tu tirer ? »  
  
— « Je ne veux que déchirer. »

**VI.**

LE PHÉNIX.

Le Phénix reparut un jour.  
A cette beauté sans pareille

Tous les oiseaux ravis vinrent faire leur cour.  
Les louanges pleuvaient : cette unique merveille  
Avait , seule , épuisé les faveurs des destins !

— « Admirez-le ; moi je le plains.

« Dans son cœur, dit la Tourterelle,  
« Le doux feu de l'amour n'est jamais allumé ;  
« De plaisirs partagés ne frémit point son aile ;  
« Il n'a jamais connu ce que mon sein recèle ,  
« L'ineffable bonheur d'aimer et d'être aimé. »

## LE FLIBUSTIER.

### LIED DE GOETHE.

Sans souci d'aucune sorte,  
Je vis en toute saison :  
Ma maison n'a point de porte,  
Ma porte point de maison !

Quand j'invite ma voisine,  
Elle devient cordon-bleu :  
Mon feu n'a point de cuisine,  
Ma cuisine point de feu !

Ma belle n'est point farouche ,  
De ma misère elle rit ;  
Car mon lit n'a point de couche ,  
Et ma couche point de lit !



La richesse?... je la brave,  
Je brave le monde entier :  
Mon grenier est dans ma cave ,  
Ma cave dans mon grenier !

Mon lieu n'a point de demeure ,  
Ma demeure point de lieu !  
Libre, je puis à toute heure  
Rendre mes comptes à Dieu.

## LA COMPLAINTÉ D'UN BUVEUR

en 1854.

Jours funestes ! fatale année !  
La face d'un Dieu bienfaisant  
De son œuvre s'est détournée.  
Que ne suis-je mort en naissant !  
Plus de raisin (1) ?... douleur insigne !  
Chantons en chœur un *Libera* ,  
Quand nous voyons mourir la vigne  
Et paraître le choléra.

A l'informe pomme de terre  
J'avais dit adieu sans regrets ;

(1) M. Monnier, marchand de vin de Bordeaux, avait peint récemment à l'auteur la désolation du Midi, dont les vignes mouraient d'une maladie inconnue, et ne devaient être remplacées que dans un temps éloigné.

Sur elle épuisant sa colère ,  
Dieu pouvait la détruire... mais  
Plus de raisin?... douleur insigne !  
Chantons en chœur un *Libera* ,  
Quand nous voyons mourir la vigne ,  
Et paraître le choléra.

Des trahisons d'une maîtresse  
En buvant je me consolais ;  
J'effeuillais ma verte jeunesse  
Avec indifférence... mais  
Plus de raisin?... douleur insigne !  
Chantons en chœur un *Libera* ,  
Quand nous voyons mourir la vigne  
Et paraître le choléra.

Infidèle à la politique ,  
A tout régime je buvais ;  
Je buvais à la République ,  
Je buvais à l'Empereur... mais  
Plus de raisin?... douleur insigne !  
Chantons en chœur un *Libera* ,  
Quand nous voyons mourir la vigne  
Et paraître le choléra.

Sous une maligne influence ,  
Si , comme d'autres , je rimais ,  
On me sifflait et ma vengeance  
Était dans ma bouteille... mais  
Plus de raisin?... douleur insigne !  
Chantons en chœur un *Libera* ,  
Quand nous voyons mourir la vigne  
Et paraître le choléra.

Ils disent, grand Dieu, que nos crimes  
Provoquent de telles fureurs !  
Frappe, mais choisis tes victimes ;  
Épargne du moins les buveurs...  
De tes raisins, eux, ils sont dignes !  
O mon Dieu, que d'*Alleluia*  
Si-tu fais refleurir nos vignes,  
Si tu bannis le choléra !

## LA CIGARETTE.

Jeune et volage,  
En mon bel âge,  
J'eus des amours :  
Troupe frivole,  
Elle s'envole,  
Avec mes jours.

J'ai fait choix d'une bien-aimée,  
Qui pour moi seul est enflammée,  
Et brûle avec humilité.  
Quoiqu'elle s'en aille en fumée,  
La cigarette parfumée  
Est ma suprême volupté.

A son aurore,  
La belle Aglaure  
Fit un serment :  
J'eus confiance...

Quelle alliance !

Quel dénoûment !

J'ai fait choix , etc.

J'adorai Lise ,

Et ma franchise

Fut dupe encor,

Cette perfide

N'était avide

Que de mon or.

J'ai fait choix , etc.

Jeanne la fière ,

Sous ta bannière

J'ai trop vécu.

J'ai, non sans peine ,

Rompu ma chaîne...

Ah ! j'ai vaincu !

J'ai fait choix , etc.

Voyez Nanine ,

Blonde et mutine ,

Jadis tout feu ;

Si je l'embrasse ,

Elle est de glace...

Nanine, adieu !

J'ai fait choix , etc.

Adieu, traîtresses,

De mes faiblesses

Je suis guéri.

A toi, mon âme,

Divin dictame,

Tabac chéri.

J'ai fait choix d'une bien-aimée,

Qui pour moi seul est enflammée,

Et brûle avec humilité.

Quoiqu'elle s'en aille en fumée,

La cigarette parfumée

Est ma suprême volupté.

## DÉFINITION DE L'HOMME.

On a défini l'homme *animal raisonnable* ,

    Ou *parlant avec son semblable* ,

Ou *bipède sans plume* ; et d'autres animaux

    En tout cela sont nos rivaux.

On erra trop long-temps : une marque divine

    S'imprime , dans le monde entier ,

Sur l'homme ; il est partout *animal cuisinier* ;

Aucun autre que lui n'apprête sa cuisine.

    Dites-moi si jamais un bœuf

S'est avisé de faire une sauce à son herbe ?

Cette simple remarque explique le proverbe :

*Il faut de la raison pour faire cuire un œuf.*



## UTILITÉ DE LA CRITIQUE.

La poésie et l'éloquence

Chez nous à la critique intentent des procès ,

Et disent qu'une entrave à leur indépendance

Est une entrave à leur progrès.

Ingrates !... — Mais , sans elle , il n'est point de succès ,

Et le génie égare en son intempérance.

La nature a trop d'abondance ;

Sa sève impétueuse enfante avec excès.

La critique aux écarts impose la prudence ,

Et le goût par sa voix aime à nous conseiller ;

Elle rend le service insigne

De nous forcer à travailler ,

Et ressemble au chevreau qui vint brouter la vigne

Et nous apprend à la tailler.

## SONNETS.

### I.

#### A CHATTERTON (1).

Foule aux pieds tes pinceaux et brise ta palette ,  
Chatterton ; sous le poids de leurs vieux monuments  
Laisse dormir en paix Harold (2) et les Normands ;  
Du siècle des héros qu'importe un interprète ?

Des vers !.. qui veut des vers ?.. Alors que du prophète  
Tu sentirais en toi les saints frémissements :

« Crains, te dirais-je encor , de tels ravissements ;

« Chez tes contemporains nulle place au poète.

(1) M. Alfred de Vigny a popularisé en France le nom de ce poète anglais, pauvre et méconnu, qui se donna la mort à l'âge de 17 ans.

(2) Chatterton a chanté la bataille d'Hastings.

« Poète?... on ne vit pas de ce noble métier !  
« A peine tu serais bon commis de banquier,  
« Et des cimes de l'art tu ne saurais descendre !

« N'en descends pas ; subis ton destin solennel.  
« Si l'air est trop épais ici, remonte au ciel. »  
— Chatterton indigné ne s'y fit pas attendre.

## II.

### LES MASQUES.

De Mardi-Gras j'aime ces nourrissons,  
Leurs gais propos, leur bizarre parure.  
L'un, grand devin, dit la bonne aventure ;  
L'autre nous vend la morale en chansons.

Pendant que tel, à la fiète encolure,  
Prend d'un marquis les hautaines façons,  
A ses côtés mainte caricature  
Joyeusement nous donne des leçons.

De leurs bons-mots quand tombent les bourrasques

Sur les travers, les vices de nos mœurs,  
Je m'abandonne à mes pensers fantasques,

Et dis : Pour moi, de tant de spectateurs  
Soudainement si le secret des cœurs  
Se dévoilait, que je verrais de masques !

### III.

#### AU CHATEAU DE FALAISE.

Ton front est voilé de tristesse,  
Berceau de Guillaume, ô ciment  
Que l'aile du hibou caresse,  
Haute aire de l'Aigle normand !

L'Anglais, ô noble forteresse,  
Te regarde encore en tremblant :  
Mais pour la moderne faiblesse  
Ton souvenir est accablant !

Que fait la race belliqueuse,

Au moyen-âge si fameuse ,  
Des défenseurs du vieux donjon ?

— Tous les habitants de Falaise ,  
Dans leur boutique assis à l'aise ,  
Tissent des bonnets de coton !

## IMITATIONS D'OWEN.

### I.

Pas une œuvre , à tes yeux , n'a droit à la couronne :  
Tu reprends sans raison , tu blâmes sans détour ;  
Déchirer est ton lot : par un juste retour ,  
Comme nul ne te plaît , tu ne plais à personne.

### II.

Que d'Églises dans l'erreur !  
D'être épouses du Sauveur  
Toutes se montrent jalouses.  
Si chaque Église a raison ,  
Jésus n'a pas moins d'épouses  
Que le feu roi Salomon.

### III.

Vainement je te loue , en vain tu me déchires ;  
On croit à mon éloge autant qu'à tes satires.

IV.

Levant partout sa tête altière,  
Le vice est le dieu de la terre ;  
La vertu n'a plus de soutien.  
Puisse de nouveau le grand Juge  
Noyer les hommes, pour leur bien !  
— Eh ! qu'importe un nouveau déluge ?  
Le premier n'a servi de rien.

V.

Vous admirez, pauvres maris ,  
Comme en visage , en caractère ,  
Chacun de vos enfants diffère ;  
Mais vous seuls en êtes surpris :  
Chacun d'eux ressemble à son père.

VI.

Pourquoi tant de jours d'abstinence ?  
Pourquoi manger, pauvres pécheurs ,  
Tant de poisson par pénitence ?

— Silence ! beaux-esprits railleurs ;  
Respectez la reconnaissance :  
Les Apôtres étaient pêcheurs.

## VII.

« Si ta droite te scandalise,  
« Pour éviter un tel écueil ,  
« Coupe-la , chrétien ; si ton œil  
« Étincelle de convoitise ,  
« Arrache-le. » Dans saint Mathieu ,  
Ainsi parle le Fils de Dieu.  
Que tout pécheur se martyrise ,  
Soyons nous-mêmes nos bourreaux ,  
Et l'on ne verra dans l'Église  
Que des borgnes et des manchots.

## VIII.

J'ai fait trois mille vers ; Phébus avec dédain  
Les a tous accueillis. — Offre-les à Vulcain.



## LA COMTESSE DE \*\*\*.

Elle était grande et pâle , et la couleur des cieux  
Rendait encor plus doux ses regards langoureux.  
Fuyant des promeneurs la présence importune ,  
Que venait-elle faire aux plages de Langrune ?  
Pourquoi seule , à l'écart , versait-elle des pleurs ?  
Je fus le confident de ses longues douleurs ,  
Un soir , sans être vu , sans le vouloir.

— « J'appelle ,

« Et lui ne répond pas , ne vient pas , disait-elle ,  
« Et depuis un grand mois je l'attends chaque jour !  
« L'Afrique , après cinq ans , aux feux de mon amour  
« Le rendait : qui l'arrête ? Ah ! je relis la page ,  
« Cette page brûlante où lui-même m'engage  
« A venir en ces lieux où toujours je le vois ,  
« Ces lieux où je le vis pour la première fois.  
« Il me cachait alors que , depuis une année ,

« Il avait par l'hymen lié sa destinée.  
« Il m'aima, je l'aimai. Lui-même apprit bien tard  
« Que l'on m'avait jetée au lit froid d'un vieillard.  
« Partout devant nos pas s'ouvrait un double abîme ;  
« Je le semai de fleurs et crus tomber sans crime.  
« Cependant avaient fui les derniers jours d'été.  
« Quels adieux !.. De retour dans la grande cité,  
« Quand mon cœur revenait sans cesse à ce rivage ,  
« Un trépas attendu brisa mon esclavage ;  
« Mais lui n'était pas libre, il partait : l'Empereur  
« L'envoyait, général, imprimer la terreur  
« A l'Arabe indompté que le joug exaspère  
« Et que l'instinct guerrier sollicite à la guerre.  
« Il combattit : son bras semait partout le deuil ,  
« Et moi je tressaillais d'un généreux orgueil,  
« Quand sa lettre mêlait, timide dans sa gloire ,  
« Aux souvenirs d'amour un récit de victoire.  
« Bien des jours sont passés depuis ; mais il revient ,  
« Mais il est revenu !.. Qui donc , qui le retient ?  
« Peut-être un autre amour... Que sais-je ?.. »

Et sur le sable ,  
Languissante , épuisée , elle tombe , semblable  
A l'oiseau blanc et pur , à l'alcyon des mers.

Atteint du plomb mortel, il fend, il fend les airs  
Éperdu, puis lassé d'une lutte inégale,  
Il expire non loin de la roche natale.

Elle n'expira point, l'amante, et j'e la vis  
S'éloigner à pas lents. Le lendemain, surpris  
De ne la trouver plus errante sur la plage,  
J'allai, j'interrogeai, j'appris dans le village  
Qu'elle avait parcouru par hasard un journal,  
Qu'elle avait lu tout haut le nom d'un général,  
Mort, frappé d'une balle aux champs de l'Italie.  
Une froide sueur sur sa face pâlie  
Avait passé d'abord. « C'était apparemment,  
Au dire des baigneurs, son frère ou son amant. »  
Et moi je demandai : « Qu'est-elle devenue ? »  
On répondit : « Bientôt à ses sens revenue,  
« Elle s'est relevée, et, cachant un portrait,  
« Elle a dit, en partant, qu'elle le reverrait ! »  
Et j'ai su qu'elle est morte en maudissant la gloire,  
Et qu'un coup de poignard a fini son histoire.

## CALME D'UN JOUR.

Quand un ardent soleil embrase nos demeures ,  
Et qu'en vain l'herbe aride appelle un frais zéphir ,  
Il est doux de passer des heures  
Au pied de la falaise où le flot vient mourir.

L'esprit s'endort au bruit des vagues somnolentes ;  
Le corps sans mouvement , d'une molle langueur  
Sent les atteintes accablantes :  
C'est le repos des sens , de l'esprit et du cœur.

Quel calme universel ! oh ! s'il était durable !  
Si du moins tout un mois l'illusion d'un jour  
Nous dérobait , pure , ineffable ,  
Aux soucis des honneurs , aux tourments de l'amour !

Mais le soir nous enlève à cet oubli du monde,  
Le soir qui sème l'ombre et vient nous avertir  
Que ces heures de paix profonde  
Se perdent dans l'abîme où meurt le souvenir.

26 août 1859.

## VOËU.

Cet imposant spectacle envahit toute l'âme ;  
L'esprit s'élève au ciel et retombe interdit ;  
Le flot roule écumant ; sur son trône de flamme  
Le soleil resplendit ;

Et là-bas une voile aux rives étrangères  
Fuit ; aux riches placers elle retourne encor  
Pour fouiller et laver et relaver ces terres  
Où partout germe l'or.

A ces trésors lointains la pauvreté convie,  
Et la jaune pépite allume le désir  
De ces hardis marins que le soin de leur vie  
N'a jamais fait pâlir.

Allez ! si vos labeurs enrichissent deux mondes,  
Que, docile à nos vœux, le Dieu des nautonniers,

Vous sauvant, au retour, de la fureur des ondes,  
Vous rende à vos foyers !

Puissiez-vous, revenant avec les hirondelles,  
Retrouver sur ces bords et des amis fervents,  
Et vos enfants grandis, et vos femmes fidèles,  
Et vos aïeux vivants !

19 septembre 1839.

## CUVIER A LANGRUNE.

(Au mois de septembre 1788, Georges Cuvier, à peine âgé de 19 ans, vint à Caen, où il se chargea de l'éducation du jeune comte Achille d'Héricy. Pendant les années qu'il vécut dans la famille de son élève (1788-1795), il se livra avec une incroyable ardeur à tous les genres d'étude. Souvent il cherchait dans nos falaises de Lion, de Luc et de Langrune les secrets des révolutions du globe ; la nuit, on le surprenait lisant les poètes, les historiens, les philosophes, surtout les économistes ; il dévorait les journaux. Enthousiaste de la Révolution, il rendait compte de ses émotions à son ami Pfaff, resté en Allemagne. Une partie de sa correspondance, datée de Normandie (1788-1792), a été traduite par le docteur Louis Marchant. Soixante-dix ans après les premières admirations de Cuvier à la vue de nos côtes, nous avons écrit, sur la même plage, les stances que l'on va lire.)

A l'aurore des temps nouveaux,  
Un jeune homme, sur ces rivages,  
Venait au ravage des eaux  
Demander le secret des âges.

Dans nos falaises, entassés,  
Il trouvait les débris antiques



De ces énormes cétacés  
Qui naquirent sous les tropiques.

Son marteau curieux en main,  
Il fouillait ces terres étranges  
Où l'histoire du genre humain,  
Comme une momie en ses langes,

Semble d'un éternel sommeil  
Dormir, énigme indéchiffrable,  
Et qu'un jour, comme en plein soleil,  
Lut son génie infatigable.

Qui dira les ravissements  
De cette âme, soudain grandie,  
A l'aspect de ces changements  
Qu'avec amour elle étudie ?

Eh bien ! ces révolutions  
De notre globe en son enfance  
Lui donnent moins d'émotions  
Que les secousses de la France ;

La France qui, brisant ses fers,  
Belle des clartés qui l'inondent,

Dans tous les coins de l'univers  
Cherche des voix qui lui répondent ;

La France fière, qui, des rois  
Bravant les menaces hautaines,  
Aux humbles rangs de ses bourgeois  
Fait éclore des capitaines ;

La France, neuve majesté,  
A tous les jugs enfin rebelle,  
Avec la vieille liberté  
Apportant une ère nouvelle.

Cette ère faisait tressaillir  
Le jeune ami de la nature,  
Qui, confiant, voyait jaillir  
La noblesse de la roture.

Aux journaux il allait rêvant,  
Lisait Rousseau, Pline, Aristote ;  
Le patriote était savant,  
Le savant était patriote.

Caressant de douces erreurs,  
Il souriait à la pensée

Que de l'Éden de nos rêveurs  
Déjà la porte était forcée.

L'égalité faisait les lois,  
Toute licence était bannie ;  
Autant d'hommes, autant de rois ;  
Paix partout, partout harmonie.

Harmonie ?.... et la royauté  
Tomba devant l'émeute ardente !  
Et, sous le nom de liberté,  
Le peuple adora l'Épouvante !

Et l'Épouvante, sourde aux cris  
Que poussaient noblesse et roture,  
Sans cesse ajoutant aux proscrits,  
Des crimes combla la mesure !

Alors triste, inquiet, Cuvier,  
Fuyant la folle multitude,  
Vint ici se réfugier  
Au sein des champs et de l'étude.

Il attendit !..... Quand du salut  
Les jours commencèrent à luire,

Il eut sa place à l'Institut,  
Et devint baron de l'Empire ;

Mais son génie, en son essor,  
Au plus haut point de sa fortune,  
Dans Paris regrettait encor  
Les doux rivages de Langrune.

Septembre 1859.

## LE SOIR.

C'est le soir : voici l'ombre, et nos Parisiennes  
Contre de frais zéphirs gagnent leurs chauds abris.  
Chacune se dérobe à l'air des nuits sereines,  
Clôt sa fenêtre, et bâille, et regrette Paris.

Pauvres femmes, aux cœurs desséchés par le monde,  
Il leur faut respirer l'air impur des salons !  
Elles ferment les yeux aux spectacles de l'onde,  
Elles ferment l'oreille au bruit des aquilons.

Au sable de nos bords qui donc les a poussées ?  
Qui leur a dit : « Allez aux bains de l'Occident ?  
« La fraîcheur de la mer rafraîchit les pensées,  
« Et plus calme est le cœur sous un ciel moins ardent. »

— Qui leur a dit : Allez ?... leur conseiller, leur maître,  
La Mode !... à ce tyran qui ne sait obéir ?

Une femme à Paris ose-t-elle paraître,  
Quand la Mode répète : « Il est temps de partir ? »

Et le docile essaim, comme oiseaux de passage,  
Ici s'est abattu tout un mois : que d'ennuis,  
Que de déceptions sur cette morne plage !  
Des jours se ressemblant ! de monotones nuits !

Pauvres femmes ! le ciel à leur âme amollie  
A refusé l'extase, et leur profane encens  
S'évapore aux accès d'une mélancolie  
Qui jamais de l'esprit ne dégage les sens.

Jamais l'allègement d'une grande misère  
De son doux souvenir ne charma leur sommeil.  
A d'autres les splendeurs de l'aube... leur paupière  
Jamais à son lever n'épia le soleil.

A leurs yeux, dès long-temps épris de goûts factices,  
Qu'importe la nature et ses mâles beautés ?  
La nature est toujours rebelle à leurs caprices,  
Par d'inflexibles lois sans pitié rebutés.

— « Ah ! tenez, le reflux s'en va, rien ne l'arrête ;  
« Puis, fidèle au retour, rien ne l'arrêtera,

« Et l'on ne peut sur l'heure avoir d'une tempête  
« Le plus humble lambeau : c'est mieux à l'Opéra ! »

— Dieu vraiment est cruel de ne pas condescendre  
Aux futiles désirs qu'elles forment. Pourquoi,  
Docile à leurs souhaits, ne pas enfin suspendre  
L'ordre de l'univers, las d'une même loi ?

Pauvres femmes ! quittez ces rustiques demeures,  
Et contemplez du bord ces champs illimités,  
Et ce voile des nuits que suspendent les heures  
Entre le ciel si calme et les flots agités.

De ces flots orageux qu'enveloppe la brume  
Entendez-vous au loin le sourd mugissement ?  
Ils viennent en tumulte, ils montent blancs d'écume,  
Puis reculent, honteux de leur abaissement.

Et la lune qui perce entre ces deux nuages,  
Comme elle disparaît et revient tour à tour  
De ses molles clartés inonder les rivages,  
Astre mystérieux et plus doux que le jour !

Tout à coup l'Océan voit briller sa surface  
Aux rayons argentés de cet astre divin :

Femmes, levez les yeux, et voyez dans l'espace  
Des étoiles sans nombre et des mondes sans fin.

Mais voilà que partout s'éteignent les bougies.  
Pauvres femmes ! déjà les songes en espoir  
Montrent toilettes , bals, concerts, soupers, orgies  
Pour le prochain hiver qu'on brûle de revoir.

A Paris !... Cette plage est pour vous trop austère.  
A ses enseignements vos cœurs endoloris  
Ne peuvent rien comprendre : ici tout est mystère,  
L'eau, la terre et le ciel... A Paris ! à Paris !

Septembre 1859.



## ESQUISSE

### D'UN TABLEAU DE NOEL.

Et la Vierge enfanta sans douleur et sans cri ;  
L'Enfant, calme, n'avait ni pleuré ni souri ;  
Joseph était pensif, et sa raison austère  
S'irritait, s'apaisait devant le grand mystère ;  
L'âne était immobile, et le bœuf ruminait ;  
Tout dormait au dehors, et nul ne soupçonnait  
Que de la crèche obscure et de la nuit profonde  
Sortait une jeune ère et la fin du vieux monde.

## LA PROVIDENCE.

En venant tour à tour au manteau de la France  
Coudre, nouveaux pouvoirs, leur titre officiel,  
Ont-ils fait assez haut sonner la Providence

Et les arrêts du Ciel !

Ont-ils assez crié, dans leurs lourdes méprises :

« Des révolutions l'homme n'est que l'enjeu...

« Dieu le mène ! » Ont-ils mis assez de leurs sottises

A la charge de Dieu !

Un sceptre est-il brisé pour une république,

« La Providence est là, disent-ils, et sa main

« A frappé tous les yeux dans la lutte héroïque

« Du peuple souverain. »

Que dans leurs libertés les nations s'égarent ;

« La verge du Seigneur sévit ; le châtiment

« Ne se fait pas attendre, et des chaînes réparent

« Un fol aveuglement. »

Dans sa morgue insolente ainsi l'humaine espèce

Contemple l'univers chez elle en raccourci ,

Croit que Dieu ne voit qu'elle, et que sa petitesse

Lui cause un grand souci.

Pauvres gens ! Eh ! qu'importe à la Cause des causes

Les excès de la foule ou les fautes des rois ?

Dieu, du sein du repos, laisse aller toutes choses

Au courant de ses lois.

Ainsi que leur Auteur, elles sont immuables ;

L'homme sous leur empire agit en liberté.

Pourquoi les accuser de caprices coupables ,

Ou de fatalité ?

Du mot de Providence on abuse ; à Dieu même

On insulte ; on le fait méchant, capricieux ,

Partial, mais toujours aimant le diadème ,

Favorable aux heureux.

C'est trop enfin, mortels, le faire à notre image ;

Mortels, n'affirmons pas ce que nous ignorons.

Dieu se dérobe à nous ; révérons le nuage :

Adorons !... adorons !

## AUX PHILOSOPHES.

Rêveurs candides que vous êtes ,  
Philosophes , penseurs, assez d'illusions !  
La lumière pâlit et meurt ; courbez vos têtes.  
Ce monde, où du progrès vous vantiez les conquêtes ,  
Est rivé pour toujours aux superstitions.

« De nos erreurs l'arbre s'émonde,  
« Une longue ignorance entrava la raison , »  
Disiez-vous ; « mais tout marche enfin , tout nous seconde ,  
« Nos voix de sa torpeur ont secoué le monde ,  
« Un astre bienfaisant se lève à l'horizon.

« La vérité n'a qu'à paraître ,  
« L'homme la reconnaît : épris de sa beauté ,  
« L'esclave rompt sa chaîne , il redevient son maître ;  
« A la source divine il puise un nouvel être ,  
« Et fait un pacte saint avec la liberté.

« Les cœurs s'ouvrent à l'espérance ,  
« Tout change ! la douceur pénètre dans les lois ,  
« Rome n'a plus de foudre ; aux lieux où la vengeance  
« Allumait ses bûchers , règne la tolérance ,  
« Et l'austère justice entre au conseil des rois. »

Il est vrai qu'une ère nouvelle  
A des destins nouveaux appelait l'univers ;  
Mais des sophistes vains la cohorte rebelle  
S'insurgea , de nos lois renia la tutelle ,  
Et la couronne échat aux fronts des plus pervers.

Alors il fallut se défendre :  
L'ordre invoqua l'épée ; elle fit son devoir.  
Les vieux jougs rejetés , il fallut les reprendre ,  
Du sublime idéal en un jour redescendre ,  
Et se réfugier à l'abri du pouvoir.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

A la sottise plus d'obstacles :

Elle a ressuscité, dans ses rêves pieux ,  
Des siècles décrépits je ne sais quels oracles ;  
Elle parle, à sa voix éclosent les miracles ,  
Et la crédulité forge de nouveaux dieux.

Rêveurs candides que vous êtes ,  
Philosophes, penseurs, assez d'illusions !  
La lumière pâlit et meurt ; courbez vos têtes.  
Ce monde, où du progrès vous vantiez les conquêtes,  
Est rivé pour toujours aux superstitions.

## QUATRAINS.

### I.

#### IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

Aux Grâces une sœur ! deux Vénus à Cythère !

Sur la cime du Piérius

Dix Muses ! quel est ce mystère ?

— Aglaure est à la fois Muse, Grâce et Vénus.

### II.

#### LES DEUX ÉPOQUES LITTÉRAIRES.

Érudit, sème, sème avec persévérance :

A toi la terre en friche , à toi l'humble labour.

Aux guérets jaunissants le goût aura son tour :

Le goût moissonne seul les fruits de la science.



III.

Je connais un emprunteur  
Dont l'adroite tyrannie  
Plaît au goût : c'est le génie ;  
Il égorge le prêteur.

IV.

SUR LA SAGESSE.

Que revient-il de l'embrasser ?  
Si sa main nous refuse et plaisir et richesse,  
Que donne l'austère sagesse ?  
— Le bon esprit de s'en passer.

V.

De la vertu fuyons l'excès.  
Le but, même le plus louable ,  
En morale, ne peut jamais  
Excuser un moyen coupable.

VI.

Cœurs jeunes , cœurs ardents , où fleurit l'innocence ,  
Prenez garde , soyez prudents : si du poisson  
Vous allez imitant la vorace imprudence ,  
Vous serez pris à l'hameçon.

VII.

Un dimanche , dans le saint lieu ,  
Laure quêtait. Chaque fidèle  
Par amour donnait à la belle :  
Était-ce par amour de Dieu ?

VIII.

L'heure vient des derniers tributs ;  
J'ai vu la vieillesse apparaître !  
Quand on commence à cesser d'être ,  
Il faut songer à n'être plus.

## HISTORIETTES.

### I.

Un poète en ses vers avait dit des merveilles

Des brioches d'un pâtissier :

Ses brioches étaient brioches sans pareilles ,

Et lui seul savait son métier.

Le pâtissier narquois, mais content de lui-même,

Au poète, en cadeau, porta, le jour des Rois,

Une brioche d'un grand poids.

« Merci ! » dit le poète. O ciel ! il devient blême

Et fait éclater son courroux

Quand il aperçoit, par-dessous,

Une page de son poème.

« Ah ! dit le pâtissier, de grâce, calmez-vous ;

« Ai-je mérité vos reproches ?

« Convenez que tous deux nous sommes gens experts :

« Sur mes brioches, vous, vous avez fait des vers ;  
« Sur vos vers je fais des brioches. »

## II.

Saint François de Sales, un jour,  
Entretint fort long-temps de matière pieuse  
Une princesse de la cour.  
Certaine dame curieuse,  
Indiscrete et bavarde, après cet entretien,  
Lui dit : « Je vous y prends ; n'est-ce pas qu'elle est belle ? »  
— « En vérité, je n'en sais rien. »  
— « Rien ?... et depuis tantôt vous parlez avec elle !  
« Vous l'avez vue, homme de bien !  
« Seulement n'est-ce pas qu'elle est un peu fardée ? »  
— « Je l'ai vue, il est vrai, mais non point regardée. »

## III.

A bord du Ruteland, monsieur Rinn, l'aumônier,  
Vit le vaisseau battu d'une affreuse tempête.  
Il s'approcha du timonier,  
Dans le danger homme de tête :  
— « Sommes-nous en péril ? » L'autre lui répondit :  
« Si le Diable, à votre requête,

« Ne change pas ce vent maudit ,

« Nous arrivons avant minuit

« Tous au ciel... » A ces mots, l'aumônier qui l'observe  
S'écrie épouvanté : « Que Dieu nous en préserve ! »

#### IV.

Requin le professeur, le docte médecin ,

Promenait un ami dans son vaste jardin ,

Et lui montrait les fleurs, les arbres et la serre :

— « Oh ! docteur, depuis l'an passé,

« Comme vos arbres ont poussé !

« Ils font l'éloge de la terre ;

« Vraiment ils sont d'une vigueur !

« Oh ! comme ils ont poussé ! » — « Parbleu, dit le docteur,

« Ils n'ont pas d'autre chose à faire. »

#### V.

A la paume François premier

Jouait avec un moine, à défaut d'un guerrier.

Le moine renvoyait la balle avec prestesse.

A l'un des meilleurs coups le roi, fort satisfait :

« C'est un coup de moine, parfait ! »

S'écria-t-il. Alors le moine avec adresse :

« Pardon ! il ne tiendrait qu'à sa Suprême Altesse

« Que ce coup fût un coup d'abbé. »

« Devant moi, dit le roi frivole,

« Jamais impunément un bon mot n'est tombé. »

Il promit l'abbaye, et tint à sa parole.

## VI.

Auguste, un jour, causait avec un courtisan.

« Le bruit court, lui dit-il, Empereur plein de gloire,

« Que vous me voulez faire un splendide présent ? »

Auguste répondit : « Gardez-vous de le croire ! »

## VII.

« Qui donc est là, dans l'entrepont ? »

Criaient un patron de navire.

« Il me semble que j'entends rire...

« Ah ! c'est toi ! que fais-tu ? » — « Moi ? rien, Monsieur, » répond

Le gros mousse Arsène Dupont.

— « Où donc est Tom ? est-il malade ? »

— « Oh ! non, Monsieur, non, le voici. »

— « Paresseux Tom, arrive ici ! »

« Que faisais-tu, petit maussade ? »

— « Moi ?... j'aidais à mon camarade. »

### VIII.

Un évêque, ami des procès,

En avait une cinquantaine,

Et mettait son bonheur, six jours de la semaine,

A s'occuper de leur succès.

Pendant la sainte Quarantaine,

Le roi, qui l'estimait, crut combler ses désirs

En ordonnant de les éteindre.

L'évêque au désespoir accourt, vraiment à peindre :

« Ai-je donc mérité d'être au rang des martyrs ?

« Sans procès, ô mon roi, je serais trop à plaindre ;

« Laissez-m'en cinq ou six pour mes menus plaisirs. »

### IX.

Un ami d'un docteur anglais

Lui disait : « Souffrez mon langage ;

« On glôse sur votre ménage ;

« Surveillez, entre nous, votre femme de près. »

— « Ma femme ? surveiller ! répondit-il, jamais !  
« J'aime assez qu'avec moi l'on ruse,  
« Et qu'on me trompe habilement ;  
« A certaines erreurs je trouve un agrément,  
« Et je hais qui me désabuse.  
« Voyez, en un jour de loisir,  
« Devant l'escamoteur la foule s'ébahir,  
« Admirant de son art les magiques prestesses.  
« Croyez que ces badauds auraient moins de plaisir,  
« Si de ses tours adroits ils savaient les finesses. »

X.

Deux habitants de Bath, quelque peu pris de vin,  
Eurent dans une auberge une vive querelle.  
L'un d'eux, pour se venger, vint la nuit, sans chandelle ;  
Sur la porte de l'autre il écrivit : *Gredin*.  
Celui-ci, le matin, outré de cette offense,  
Va pour en demander raison.  
La servante de la maison,  
Voyant son grand courroux, est d'abord interdite :  
Puis calme lui présente un papier, et l'invite  
A transcrire à son maître... « Oh ! non, dit-il, oh ! non :



« Je venais seulement lui rendre sa visite,  
« Car, hier, sur ma porte il a laissé son nom. »

XI.

Avant de rentrer dans Paris  
Louis-Quinze un jour, à Vincennes,  
Dit à son ministre Vergennes :  
« On parle bien souvent de Whigs et de Torys ;  
« Je confesse mon ignorance,  
« Et veux savoir entre eux quelle est la différence. »  
Le ministre avec un souris :  
« Sire, je puis répondre à votre confiance.  
« La différence est nulle entre ces deux partis ;  
« C'est l'ambition sous deux faces ,  
« L'aptitude à changer de front ;  
« Tous les Torys sont Whigs quand ils veulent des places ,  
« Les Whigs Torys quand ils les ont. »

XII.

Un milord paria qu'un de ses serviteurs  
Était le plus grand des mangeurs ;

Mais, le jour de l'expérience ,  
Malgré lui, dès l'aurore , il partait pour Florence ,  
Avec grand soin recommandant  
Au fidèle Toby Laurence,  
Son secrétaire confident,  
Que le soir sans retard il lui mande, il écrive  
Le succès du combat... Et milord recevait,  
Au cinquième relais, cette courte missive :  
« Grand était l'intérêt, car la lutte était vive ;  
« Mais, au dernier moment, votre homme l'emportait  
« D'une dinde truffée et d'un cochon de lait. »

### XIII.

Un musulman d'un grand mérite,  
Mais indiscret, rêva qu'il avait les faveurs  
De la sultane favorite.  
Il le dit, et bientôt la voix des délateurs  
Instruisit le visir de ce crime effroyable.  
Le visir au sultan dénonça le coupable  
Et des lois sur sa tête appela les rigueurs ;  
Pour lui le cas était pendable.  
Ali, qui pesait tout et craignait les erreurs,  
Ali judicieux décerna, magnanime,

L'image d'un supplice à l'image d'un crime.

Il fit assembler son Conseil,

Et prononça l'arrêt, affectant un air sombre :

« A toute offense il faut un châtiment pareil ;

« Qu'on prenne le songeur ; qu'on l'expose au soleil ;

« De cent coups de bâton que l'on frappe son ombre. »

#### XIV.

Fatigué de la vie un pauvre laboureur,

Deux fois, le même jour, retiré de la Seine

Par le courage d'un pêcheur,

Se pendit aux branches d'un chêne.

Le pêcheur était brave... et simple par malheur !

Il laissa le pendu mourir, et quand le maire

Vint, dûment averti, constater le décès :

« Quoi ! dit-il au pêcheur, vous étiez là tout près,

« Et sous vos yeux cet homme a pu, dans sa misère,

« Se porter sans obstacle à ce dernier excès ! »

Le pêcheur ébahi dit au fonctionnaire :

« Ma foi ! je l'ai tiré deux fois de la rivière,

« Et quand je l'ai vu s'accrocher,

« Comme il était trempé, j'ai dû le laisser faire.

« Bonnement j'aurais crains, Monsieur, de lui déplaire  
« En l'empêchant ainsi de se faire sécher. »

XV.

A mendier dans Londre Osbey fit sa fortune  
En s'adressant toujours aux femmes du bon ton.  
Flatteur persévérant, il avait pour chacune  
Un compliment taillé sur un nouveau patron :

« Madame, disait-il à l'une,

« Au nom de cet éclat qui n'a pas son pareil... »

A l'autre : « Au nom de ces lèvres de rose... »

— « Au nom de la bonté que la grandeur impose... »

— « Au nom de ces beaux yeux, plus beaux que le soleil !.. »

— « Au nom de ces cheveux d'ébène... »

— « Au nom... » C'était toujours frais, galant, varié.

Le pied mignon, le port de reine,  
La taille faite au tour, rien n'était oublié :  
Le mendiant chez lui rentrait, la bourse pleine.

XVI.

Un beau matin (alors nous étions en Crimée)  
La diane sonnait et réveillait l'armée :

Il fallait prendre un bastion.

« Mangeons, dit un Français, préparons la victoire. »

« Moi, reprit un fils d'Albion,

« Je ne saurais manger ni boire

« Quand je ne suis pas sûr de la digestion.

## XVII.

On peut être un bon général,

On peut être un sabreur, gloire de sa patrie,

Sans viser à l'Académie ;

Témoin ce fragment de journal,

Trouvé dans les papiers d'un brave maréchal :

*Dix-sept mai.* — Ce jour-là revue.

Sur la place du Bastion,

Je veux faire l'inspection

De toute arme... en grande tenue.

Lundi, je passerai devant les régiments,

Et verrai les hommes absents :

Qu'on batte aux champs, comme d'usage.

Tous les chefs d'escadron, mardi, dans leurs rapports,

Exactement marqueront l'âge

Des hommes qui, par mariage,

Ont une femme dans le corps.

*Vingt-deux.* — J'ai vu tous les services :

Le long de la caserne il est des immondices...

Le chef de poste en doit être averti ;

Ces ordures extérieures

Disparaîtront pour samedi,

Ou je le mets dedans pour quarante-huit heures.

### XVIII.

Le docteur Samuël Busby

Parmi ses écoliers eut l'espiègle Derby.

Celui-ci trouve, un jour, attendant qu'on la serve,

De raisins bien ambrés une grappe en réserve ;

De la manger tout seul il conçoit le dessein.

On ne le voyait pas, il la prend et s'écrie :

« Par ces présentes je publie

« Le mariage très-prochain

« De ma bouche et de ce raisin.

« Si quelque parent ou voisin

« Sait un empêchement, qu'il parle ; je le somme

« De le déclarer, ou soudain

« Le mariage se consomme. »

Bientôt tout le raisin dans sa bouche a fondu.

Le docteur avait entendu.

Il paraît, saisit sa fêrûle,  
Et du petit gourmand imitant la formule :  
« Ma fêrûle sous peu compte se marier  
« Au derrière d'un écolier,  
« Coupable de larcin, et qui Derby se nomme.  
« Si quelque parent ou voisin  
« Sait un empêchement, qu'il parle ; je le somme  
« De le déclarer, ou soudain  
« Le mariage se consomme. »  
— « Je m'oppose, dit le voleur,  
« A semblable union. » — « Pourquoi ? » dit le docteur.  
— « C'est qu'il faut l'accord des parties. »  
Désarmé par ce trait d'esprit,  
Samuël fit grâce et sourit.  
Ce vieux maître aimait les saillies.

## XIX.

Une chanteuse, de Hambourg,  
A l'Opéra de Pétersbourg,  
Dans le siècle dernier, eut un succès immense.  
Avec les applaudissements  
S'accrut bientôt son exigence ;  
Elle voulut qu'une ordonnance

Augmentât ses appointements :

Plus de chant désormais sans un double salaire.

La fière Catherine en fut d'une colère !..

Et, montant sur ses grands chevaux

« Allez dire à cette bégueule

« Qu'elle touche, elle toute seule,

« Plus d'argent que mes généraux. »

A celui qui porta ce message, l'actrice

Répondit d'un ton dédaigneux :

« Allez dire à l'Impératrice

« De faire chanter ces Messieurs. »

## XX.

Dans un restaurant d'Angleterre

Se trouvait un filou. Son fils lui dit : « Mon père,

« La nuit est venue, il est tard,

« Prendrez-vous le thé ? » — « Non, moutard,

« Je ne prendrai que la théière. »



## ÉPIGRAMMES.

### I.

Eh quoi ! Mondor, l'ami qui te salue  
Obtient à peine un dédaigneux souris !  
Avec tant d'art cette laine tissue ,  
Ce bel habit, cause de tes mépris,  
De ton esprit allonge-t-il la vue ?  
Que change-t-il à ta faible raison ?  
Te donne-t-il du bon sens ? Hélas ! non.  
Le sot robin , sot sans prétention,  
De cette laine eut la peau revêtue,  
Et le pauvret est encore mouton.

### II.

Je ne vous entends pas, Messieurs, êtes-vous fous ?  
Pourquoi tous ces grands mots ? Dans le siècle où nous sommes,

Il faut penser avec peu d'hommes,  
Mais il faut parler avec tous.

III.

Sous le titre de *Rêveries*,  
Darmincourt au public donne ses poésies.  
Que pensez-vous de son talent ?  
— Son livre est détestable, et son titre excellent.

IV.

De Walter-Scott, la fleur des romanciers,  
Grande est la gloire, oh ! oui, sur ma parole !  
Pourquoi faut-il qu'au lieu de faire école,  
Il n'ait chez nous fait que des écoliers ?

V.

Voyez Zoïle : est-il âme plus basse ?  
La vertu même à ses yeux n'a point grâce ;  
Tout insulter est son affreux métier.  
Sur ce qui cède et sur ce qui résiste  
Tombe sa haine et son vers meurtrier.  
Pour lui déplaire, il suffit qu'on existe.

VI.

Toi qui mets tant de rouge, ô prude Philaminte,  
Comment te reconnaître en ce joli portrait ?  
Pourtant de ressemblance on y remarque un trait :  
Comme lui, ta figure est peinte.

VII.

INSCRIPTION POUR UNE CLASSE.

De l'ignorance ferme appui,  
Lourdis enseigne ici quelques règles futiles.  
Si tous ses écoliers ne sont pas imbécilles,  
Ne vous en prenez pas à lui.

VIII.

SUR LES MÉMOIRES DE M<sup>me</sup>. DE GENLIS.

Genlis, à la fin convertie,  
Raconte à la postérité

Les aventures de sa vie ;  
De sa risible autorité  
Écrasant la philosophie,  
Cette dévote, en vérité,  
Par ses dix tomes édifie...  
Avec quelle facilité,  
Quelle orgueilleuse humilité  
La sainte se béatifie !

1825.

IX.

Des passions souples flatteurs,  
Nos imberbes compileurs  
Historiens à tant la page,  
Sciemment partiaux, rappellent trop souvent  
Les vieux moines du moyen-âge :  
Chacun écrit pour son couvent.

X.

ÉPITAPHE.

Poète sans vocation  
Et prosateur semi-burlesque,

Il n'eut que peu, très-peu de réputation,  
Et pour lui cependant elle fut gigantesque.

**XI.**

*Vous ne serez point assassins ,  
Et vous ne serez point voleurs.*

Moïse en vain donna ces préceptes divins ;  
Le premier pour les médecins,  
Le second pour les procureurs.

**XII.**

Est-il mince ! est-il fluet !  
Avec sa face jaunie,  
Son embonpoint de momie,  
Sa taille de farfadet,  
Cet imberbe dameret  
N'a d'épais que le génie.

**XIII.**

L'imprudent Phaéton précipité dans l'onde,  
Et l'amant de Pyrrha sur les débris du monde,

Par toi sont peints en deux tableaux ;  
Et tu veux mon avis, Dorame ?  
Que ton fils du Soleil périsse par la flamme !  
Que ton Deucalion périsse dans les eaux !

XIV.

A la Fortune une belle est semblable ;  
Elle aime la valeur et l'exalte : à ses yeux  
Le lâche n'est qu'un misérable ,  
Et toutes ses faveurs sont pour l'audacieux.

XV.

Au gré de chaque ministère ,  
Depuis vingt ans tourne Monsieur Parfait ;  
On le dit girouette ; on a tort : en effet,  
Il est invariable, il a du caractère ,  
Il veut toujours être préfet.

4845.

XVI.

Langeac de la moindre offense  
Jure de tirer vengeance.

Il ne cite que combats  
Où, redoutant sa vaillance,  
L'adversaire ne vint pas.  
Au fond, plein de défiance,  
Tout ce grand courage est feint.  
C'est un brave bien à plaindre  
Que celui qui toujours craint  
Qu'on ne cesse de le craindre.

XVII.

Je vis aux champs : tu demandes pourquoi ?  
Là, sous le chaume, habite une bergère  
Qui m'est fidèle ; et puis, de bonne foi !  
Je n'y vois pas de sots comme ton frère,  
Je n'y vois pas d'importuns comme toi.

XVIII.

L'épais Mondor voit dans un livre :  
« Oh ! que pour la patrie il est doux de mourir ! »  
Sottise ! dit Mondor, amoureux de vieillir ;  
Pour la patrie il est plus doux de vivre.

XIX.

Avec le critique Apolas

Je dinais, l'autre jour, chez le vieux Désatables,

Qui nous lut un poème au milieu du repas.

Combien ses mets flattaient nos palais délicats !

Nous trouvâmes ses vers passables !

XX.

Mons De Crac à ses amis

Offre bon vin, bon logis ;

Il se ruine en promesses ,

Et sans cesse pour autrui

Doit parler à des Altesses ;

A l'entendre, ses richesses

Sont à vous plutôt qu'à lui.

Ce gascon si bénévole,

De tout Marmande l'idole ,

Serait bien à tout venant

L'homme le plus obligeant,

S'il tenait à sa parole.



XXI.

A BAOUR-LORMIAN.

A tout romantique succès  
Que la guerre soit déclarée !  
Du classique prends la livrée ;  
Aux armes encor ! Plus de paix,  
Ami Baour ! Chez les Français  
Écrase une secte égarée,  
De germanismes enivrée,  
Et fais oublier à jamais  
Ta *Jérusalem*, au rabais  
Par les libraires *délivrée*.

1822.

XXII.

Convenons-en, le divorce est bien doux ;  
C'est le baume des mariages.  
Toutes les nuits, dans combien de ménages  
Il couche entre les deux époux !

XXIII.

La Fortune a quitté son palais pour un antre,  
Pour un antre mystérieux.

Tu veux y pénétrer, mortel ambitieux ?  
Apprends du serpent tortueux  
Comment on se replie et l'on court à plat-ventre.

XXIV.

PLAINTÉ D'UN SOURD.

De l'église de Notre-Dame  
Je n'entends pas le gros bourdon ;  
Je vois l'amorce qui s'enflamme ;  
Et je n'entends pas le canon ;  
A peine, hélas ! dans ma maison,  
Entends-je la voix de ma femme.

XXV.

Nos députés si traitables  
Sont si largement traités ,  
Que les lois des députés  
Sont les lois des Douze-Tables.

XXVI.

A certain journaliste qui blâmait l'usage de mettre une assiette à l'entrée  
d'une maison pour recevoir les cartes du 1<sup>er</sup>. janvier

Contre un usage admis pourquoi te rebeller  
    Bien mieux que toi je l'interprète :  
Quand vingt fois dans un jour une carte indiscreète  
    Sur des cartes vient s'empiler ,  
N'est-ce pas trop souvent ce qu'il faut appeler  
    Passer d'un plat dans une assiette ?

XXVII.

Grippeminaud , le bon apôtre ,  
Promet de ménager et la chèvre et le chou :  
Pour s'y fier encore il faut être bien fou ,  
    Quand il dévore l'un et l'autre.

XXVIII.

Des grands la Fortune se joue.  
    — Vieux dicton ! proverbe menteur !  
Voyez avec quel art ce hardi Monseigneur ,  
Qu'en public, en secret tout le monde bafoue ,

Ne cesse de se cramponner  
Au sommet glissant de la roue  
Que tous les gens de bien veulent faire tourner.

1826.

**XXIX.**

Pour épouser femme de cinquante ans,  
Qui dans son coffre a deux cent mille francs,  
Tu te fais bien tirer l'oreille.  
— Elle est si jeune ! elle est si vieille !

**XXX.**

Je sais comment se font les volumes en France,  
Et de fournir le mien je me suis fait un jeu.  
Lecteur, ami lecteur, je vous en fais l'aveu :  
J'ai mis un peu de bon, du médiocre un peu,  
Et du mauvais en abondance.

# PENSÉES.

Qui apporte au monde une idée neuve ? La Bruyère lui-même n'a pu s'en flatter, et il en a dit la raison. Donc il ne s'agit que de frapper les pensées à son coin, et la tâche est assez pénible, et le succès est assez rare. *Difficile est proprie communia dicere* (1). Les cent pensées que nous donnons aujourd'hui sont tirées d'un recueil composé loin des livres et des hommes : ce n'est pas le dernier emprunt que nous comptons faire à notre manuscrit.

(1) Horace, *Épître aux Pisons*, v. 128.

---

Une faute s'est glissée dans l'impression de la pensée, n°. 36, de la *Première Gerbe*. Lisez :

36. La plaisanterie exige encore plus de goût que d'esprit.

# PENSÉES DIVERSES

## ENTRE DEUX MARÉES.

*(Ces pensées sont venues à mer basse, dans l'ordre ou dans le désordre où elles sont transcrites.)*

1. Le secours de la philosophie est devenu plus nécessaire depuis que les croyances religieuses se sont affaiblies. Il faut que l'homme ait des raisons d'être honnête, alors que sa religion serait fausse, ou qu'il aurait cessé d'y croire.

2. Le royaume le plus sujet aux révolutions est celui de la conscience.

3. Il y a des femmes qui aiment encore assez leur mari pour le préférer à tout autre qu'à leur amant.

4. La générosité qui s'affiche provoque l'ingratitude et la justifie.

5. Il se rencontre, aux grandes époques littéraires, des collectionneurs de commérages indignes, qui ramassent,

comme Tallemant des Réaux, toutes les anecdotes controuvées ; qui couchent par écrit des calomnies absurdes et même atroces, et qui, semant la diffamation à travers les siècles, excitent la curiosité plus que les historiens véridiques, et obtiennent une créance qui fait peu d'honneur à la postérité.

6. Ce n'est pas manquer de sagesse que de souhaiter un peu de superflu : il est si doux de pouvoir faire du bien !

7. Les prodigues trahissent le vœu de leurs pères et volent leurs fils.

8. Dans le monde, comme au jeu, il est bon de cacher ses cartes et de mener prudemment la partie.

9. Les grandes philosophies sont les poèmes de la raison.

10. Il y a des faveurs de la nature qui équivalent à des disgrâces : tel a le discernement si fin qu'il lit dans tous les cœurs ; le malheureux ! il ne peut avoir la moindre illusion.

11. Trop souvent la finesse est une nuance de la duplicité.

12. Il faut impitoyablement proscrire les livres obscènes, mais se garder de croire que ce soient les plus dangereux.

13. La meilleure preuve du tempérament de la France n'est pas qu'elle ne soit jamais malade, mais qu'elle mette si peu de temps à se rétablir.

14. Le *Congrès de la paix* est une association plaisante et respectable, une sorte de bouffonnerie généreuse, qui s'achemine du sérieux le plus honnête vers un but impossible. Il aspire à la réforme de la guerre, et ne saurait en aucun point réformer l'homme ! Or, l'état de guerre est si naturel que,



pour les anachorètes même, il n'y a pas de paix continue. Ne nous abusons pas : la société est ce qu'elle fut, ce qu'elle sera toujours, le théâtre des passions en lutte avec la raison, des passions fougueuses avec la raison calme. Aussi voyons-nous le retour annuel du même nombre approximatif des délits et des crimes, et les arrêts consignés dans les registres des greffes ont-ils la régularité périodique des tables de naissance et de mortalité. L'homme est comme la société : en guerre avec lui-même, en guerre au dehors, il ne jouit jamais d'une paix telle qu'il lui soit permis de désarmer.

15. Une bonne tête est un crible où ne passent que les idées saines.

16. En littérature, on peut vivre d'emprunts; on n'est jamais riche que de son propre fonds.

17. Les blessures à la vanité sont incurables.

18. Nos constitutions n'ont pas été stériles : elles ont fait d'heureuses variantes aux bases du droit public, et commandé la circonspection aux gouvernants.

19. La discrétion d'une âme délicate respecte jusqu'aux secrets d'un ami perfide.

20. Le salut des États tient souvent à ce que l'intérêt des ambitieux s'accorde momentanément avec celui des gens de bien.

21. Les petits esprits sont les plus enclins au charlatanisme ; ils s'efforcent de faire beaucoup de bruit pour qu'on les aperçoive ; ils savent que, sans cela, on ne soupçonnerait pas même leur existence.

22. Une éducation a réussi, quand on a maîtrisé l'attention et donné de bonnes habitudes.

23. Les volontés faibles, timides, indécises, savent gré aux volontés fortes qui les déterminent.

24. La fréquence des voyages a l'inconvénient de faire perdre beaucoup de leur charme aux habitudes casanières.

25. Dieu et la nature suffiraient à l'homme dont le culte s'élèverait au-dessus de toutes les superstitions : l'art est toujours plus ou moins sensuel ; l'art chrétien lui-même semble une forme de l'idolâtrie.

26. L'enchaînement des idées est le plus sûr appui de la mémoire.

27. La passion est de toutes les sectes, la vérité d'aucune.

28. L'état constitutionnel est un vaisseau où trop de gens aspirent à gêner la manœuvre.

29. L'humeur et le caractère, plus encore que les circonstances, font la destinée.

30. Il n'y a pas deux esprits jumeaux.

31. Un avare serait sûr de la fin du monde pour demain, qu'il amasserait jusqu'à la catastrophe.

32. Les joies de la table, comme celles du cœur, ont leur innocence.

33. Trêve aux explications, si vous avez pour but un accommodement. Leur résultat le plus probable est de renouveler la querelle.

34. Le sublime défie tous les plagiaires.

35. Un grand tort des rigoristes est d'inspirer non la crainte, mais la peur de Dieu.

36. Les meilleurs livres, comme les meilleurs hommes, ne sont point parfaits.

37. Je suis moins étonné de ce qui nous afflige que de ce qui nous console.

38. Machiavel est une lecture malsaine et pourtant très-utile. Si l'on ne doit pas s'abandonner aux leçons de sa politique, il faut toujours en tenir compte.

39. Le mépris affecté de la gloire est la plus insensée des hypocrisies.

40. Applaudissons aux revers de ces hommes de parti, très-riches, très-ambitieux, qui, repoussés des fonctions publiques par les nouveaux pouvoirs, indignés des avanies de la mobile popularité, se sont réfugiés dans leurs terres, et ont mis à féconder leurs champs l'intelligence et les capitaux qu'ils perdaient en luttes stériles. En s'éloignant de la nature hargneuse et bavarde, ils se sont rapprochés de la nature muette et bienveillante : ils ont trouvé dans l'agriculture l'activité du corps et le repos de l'esprit, la source des vraies richesses et d'une sage indépendance, l'oubli des vieux préjugés, la solution (autant qu'elle est possible) des problèmes philosophiques, et les instructions directes du Grand-Être : eux seuls peuvent avoir une idée raisonnable des liens qui unissent Dieu, la nature et l'homme.

41. Le bonheur est introuvable, puisqu'il est dans la perfection.

42. La capitale gâte certains esprits, comme la province certains acteurs.

43. Dans tous les pays de l'Europe, et même ailleurs, les garçons encourent le reproche de vouloir trop souvent être de moitié avec les maris.

44. Les compilateurs de *morceaux choisis* oublient fréquemment qu'ils ne doivent admettre dans leurs recueils que des *morceaux de choix*.

45. M. de Lamartine a toutes les forces du génie, mais il n'en a pas l'équilibre.

46. La liberté de penser doit trouver un asile dans les académies. L'égalité fraternelle de leurs membres donne à chacun le droit d'exprimer ses opinions littéraires, qu'elles soient saines ou paradoxales. Ce droit sans limites va jusqu'à l'absurde *inclusivement*.

47. On se trompe rarement en jugeant du caractère de l'esprit par le ton de la voix.

48. Le commerce admet parfois l'état républicain : l'agriculture est constamment monarchique.

49. Il y a peu de maîtres de maison qui ne se dégoûtassent de donner des fêtes, s'ils savaient ce qu'en disent la plupart des invités.

50. Toutes les sciences sont des gisements aurifères dont le minerai est inépuisable.

51. Lorsque la balance gouvernementale ne cesse d'osciller

sous les atteintes des partis turbulents, les peuples se portent par instinct vers le plateau que fait pencher le poids d'une épée.

52. Différer le paiement d'une dette, l'acquittement d'un salaire, est plus qu'un manque de probité ; c'est un vol sur lequel il est bon d'éveiller la conscience des riches.

53. La vue du sang a son danger ; elle peut inspirer au peuple ou l'excès de la pitié ou des accès de férocité ; aussi de prudents publicistes aimeraient-ils mieux la pendaison que la guillotine.

54. Dans ces questions qu'adressaient les coryphées d'un parti, au début de la dernière guerre : « Que va-t-on faire en Italie ? » — « Que fera-t-on de l'Italie ? » on a pu surprendre des vœux coupables pour l'Autriche.

55. Regardez comme vraiment probe l'homme qui tient sa parole à son détriment.

56. Pour plaire à tous, l'esprit, comme le visage, a besoin de physionomie.

57. La dissimulation n'est tolérable que pour la défense.

58. Il y a des femmes très-belles qui plaisent moins que les jolies. Les livres ont assez souvent la même fortune : les plus régulièrement beaux ne sont pas les plus goûtés.

59. C'est moins encore à l'auteur qu'à la génération contemporaine, que la postérité devra demander compte du scandaleux succès de *Fanny*.

60. Le plus bel usage que l'on puisse faire des passions, c'est de les mettre au service de la vérité.

61. Il n'y a pas que les vignes de malades. Mon marchand de vin de Bordeaux m'a expédié une pièce qui est arrivée en piteux état. On l'avait traitée en route par le remède d'un célèbre docteur : force saignées et beaucoup d'eau.

62. Les femmes, au bal, seraient blessées de propos équivoques, et nous ne nous offensons pas de leur mise immodeste : nous l'emportons sur elles en tolérance.

63. Quel théâtre que celui où se meuvent les grands personnages de l'histoire contemporaine ! Il saute à l'œil que, si quelques-uns tiennent parfaitement leur emploi, d'autres provoquent les sifflets, et font attendre impatiemment le jour et l'heure où tombera le rideau. L'un est fardé jusqu'aux oreilles, l'autre cherche ses inspirations du côté de la coulisse et se penche inquiet du côté du souffleur. Nous ririons bien de ces acteurs dans l'embarras, si nous n'étions pas intéressés au succès de la pièce. Après tout, rassurés sur l'ensemble, ne cédon point aux alarmes sur les détails ; ayons foi dans le vent mystérieux qui enfle les voiles de l'humanité. Ne savons-nous pas qui tient les fils de nos marionnettes ?

64. Le génie est comme la divinité : il a des voiles impénétrables et des manifestations sublimes.

65. L'amour, quoi qu'on en dise, fait encore beaucoup d'unions ; il met des couples en ménage, puis il leur dit : « Arrangez-vous et vivez sans moi. » On sait ce qui arrive quand il est parti.

66. A mesure qu'on vieillit, les plaisirs de l'habitude semblent préférables à ceux de la nouveauté.

67. Les esprits féconds sont comme des éponges gonflées de liquide : il suffit de les presser.

68. Quand l'anarchie est dans un État et qu'une révolution l'a bouleversé de fond en comble, on peut prédire à coup sûr la fin des désordres politiques ; il n'y a d'incertitude que sur l'heure et le moyen.

69. Les éloges exagérés que les journaux donnent aux actes de la probité la plus vulgaire, sont des accusations formelles contre la société.

70. La Fortune s'amuse comme l'enfant qui lance des pierres à la surface d'un fleuve : elle lance les hommes à la surface des affaires, suit de l'œil les ricochets de ces projectiles, et les voit sans regret tomber comme la pierre et disparaître à tout jamais dans l'abîme.

71. Il est moins douloureux de perdre un bien positif que des espérances illimitées.

72. Qui ferait le bien, s'il ne croyait qu'au mal ?

73. La politesse est une gêne salutaire.

74. Certaine école s'indigne que l'on se précautionne contre la religion et la royauté, ces deux premiers et plus grands bienfaits des sociétés humaines ; elle ne veut pas en voir la cause dans une longue suite d'abus intolérables ; la tyrannie n'a-t-elle point, en certains cas, expliqué d'avance et justifié la révolte ?

75. Le privilège du talent ajoute à la beauté de la vertu.



76. Du moment qu'on blâme ou qu'on loue avec sincérité, on décèle ses affections.

77. Les pensées des écrivains vulgaires semblent des scories de métaux communs, celles des grands hommes sont de l'or en barre.

78. Chez les anciens, la plupart des origines sont enveloppées de nuages : il n'en est malheureusement pas de même chez les modernes.

79. On conçoit que les seigneurs de terres fussent moins durs, moins exigeants autrefois que ne le sont aujourd'hui les seigneurs d'écus ; on pouvait perdre des fermages, le sol était toujours là ; mais l'argent prêté, où le reprendre, s'il a disparu ?

80. Le talent de la poésie est, dans la plupart des administrations, un obstacle à l'avancement. Un tel préjugé cause parfois des injustices ; en général, il est légitime.

81. De la tolérance ! beaucoup de tolérance ! mais pas de fusion, pas de compromis ; ils altèrent la pureté des principes et sont funestes à la vérité.

82. On a connu des Excellences presque idiotes, et des Altesses *Sérénissimes* très-bourruës.

83. La terre est dure et sèche pour le paresseux, elle est riche et féconde pour le travailleur : elle prodigue son lait à qui lui découvre les mamelles.

84. Jugez les hommes par ce qu'ils admirent.



85. La société vit plus encore d'erreurs que de vérités.

86. Il est facile d'embrasser le célibat, il ne l'est pas de résister à l'amour.

87. Quand un jeune et imprudent néophyte s'est engagé, quand il a fait des vœux contre le vœu de la nature, il reconnaît tôt ou tard la témérité de ces vœux, et la nature l'en relève.

88. Le fat est le pendant de la coquette.

89. Quand, pour étayer leur puissance, les tyrans nous font du bien, nous pouvons nous en applaudir, mais nous ne sommes pas tenus à la reconnaissance.

90. Le ciel de la vie est toujours chargé de nuages.

91. Ce que la révolution de 1848 a le mieux apprécié, c'est la valeur des serments politiques.

92. Comment l'arbre de l'histoire ne porterait-il pas des fruits mensongers ? Il n'a que des contes à sa racine !

93. Les sophismes les mieux accueillis de certaines femmes sont ceux qui tendent à justifier leurs amours illégitimes.

94. On n'a dit la Fortune aveugle que pour excuser ses caprices.

95. Les courtisans du peuple sont plus odieux que ceux des rois, car ils sont plus vils et plus grossiers.

96. Il faut tailler la pierre pour construire un édifice ; pour faire une société, il faut aussi façonner les hommes : on essaierait en vain l'un et l'autre avec l'homme de la nature et la pierre brute.

97. Les leçons de l'histoire ne sont pas aussi fécondes, aussi instructives qu'on le croit ou qu'on le dit : l'humanité se trouve, à chacune de ses phases, dans des conditions trop différentes.

98. Au sortir des crises politiques, la plupart des citoyens, ne pouvant changer la façade de leurs maisons, s'empressent d'ouvrir des fenêtres au soleil levant.

99. Trop souvent les jurés pétrissent, au gré d'une intelligence étroite et passionnée, leur docile conscience, et usurpent le droit du législateur.

100. Que de réputations voit naître et mourir une génération, une seule ! A tout moment les journaux enregistrent la mort d'un homme qui fut membre de l'une de nos Assemblées politiques, qui appartenait à l'une des Classes de l'Institut. On nous l'affirme... son nom était sorti de notre mémoire ! Et cependant cet orateur fut connu du monde entier pour ses discours de tribune ; cet académicien eut son jour de réception, son après-midi de célébrité. Mais le temps a fait un pas, et l'oubli a saisi sa proie, et il attend en pâture les renommées nouvelles dont le bruit n'a pas moins d'éclat et n'aura pas plus de durée.

# TABLE.

AVANT-PROPOS. . . . .	5
A l'Auteur des <i>Gerbes glanées</i> , par M. Georges Garnier.	7
Réponse. . . . .	10
Salomon de Caus, ou la découverte de la vapeur. . .	13
Première Olympique de Pindare. . . . .	28
Pholoé dans son boudoir. . . . .	42
A Pollion. 1 <sup>re</sup> . ode du 2 <sup>e</sup> . livre d'Horace. . . . .	44
Imitations de distiques latins (I—X). . . . .	47
Aspiration de Goethe. . . . .	50
Imitation de la 2 <sup>e</sup> . ode de Th. Gray. . . . .	52
Fables de Lessing. Le Chêne et les deux Pourceaux. .	55
L'Autruche . . . . .	56
Ésope et l'Ane . . . . .	57
Le Rossignol et l'Alouette. . . . .	57
Le Saule et le Buisson. . . . .	58
Le Phénix. . . . .	58
Le flibustier. . . . .	60
La complainte d'un buveur en 1854. . . . .	62
La cigarette. . . . .	65
Définition de l'homme. . . . .	68

Utilité de la critique. . . . .	69
Sonnets. A Chatterton. . . . .	70
Les masques. . . . .	71
Au château de Falaise. . . . .	72
Imitations d'Owen (I—VIII). . . . .	74
La comtesse de *** . . . . .	77
Calme d'un jour. . . . .	80
Vœu. . . . .	82
Cuvier à Langrune. . . . .	84
Le soir . . . . .	89
Esquisse d'un tableau de Noël. . . . .	93
La Providence. . . . .	94
Aux philosophes . . . . .	97
Quatrains (I—VIII). . . . .	100
Historiettes (I—XX). . . . .	103
Épigrammes (I—XXX). . . . .	117
PENSÉES. . . . .	129



# GERBES GLANÉES,

PAR

M. JULIEN TRAVERS.

scribimus indoeti, doctique, poemata.  
HOR.

DEUXIÈME GERBE.



**CAEN,**

A. HARDEL, LIBRAIRE,  
RUE FROIDE, 2.

**PARIS,**

AUBRY, LIBRAIRE,  
RUE DAUPHINE, 16.

1860.





















LIBRARY OF CONGRESS



0 022 011 224 A